United Artists

Ines Abergel | Mariam Abouzid Souali | Said Afifi | Amina Agueznay | Ghizlane Agzenaï | Jaafar Akil | Mustapha Akrim | Aurele Andrews Benmejdoub | Sanaa Arraqas | Mohammed Arejdal | Younes Atbane | Nabil Ayouch | Soukaina Aziz El Idrissi | Mo Baala | Ramia Beladel | Amina Benbouchta | Kenza Benjelloun | Brahim Benkirane | Kim Bennani | Amine Bennis | Hicham Benohoud | Hamza Benrachad | Deborah Benzaquen | Mahi Binebine | Salaheddine Bouanani | Mounat Charrat | Fouad Chardoudi | Abderrahmane Doukkane | Youssef Douieb | Hassan Echair | Meryem El Alj | Zine Al Abidine El Amine | Hicham El Asri | Mohammed El Baz | Fettah El Haouss | Mohammed El Mourid | Safaa Erruas | Mohamed Fariji | Mounir Fatmi | Simohammed Fettaka | Mohamed Haiti | Hassan Hajjaj | Nabila Halim | Mohssin Harraki | Abdellah Hassak | Saad Hassani | Bouchaib Habbouli | Laila Hida | Maria Karim | Karim Largou | Mehdi-Georges Lahlou | Mohammed Kilito | Randa Maaroufi | Fouad Maazouz | Omar Mahfoudi | Mehdi Mariouche | Hicham Matini | Safaa Mazirh | Ivanovitch Mbaya | Mohamed Melehi | Fatime Zohra Morjani | Mohammed Mourabiti | Khalil Nemmaoui | Abdelkrim Ouazzani | Youssef Ouchra | Amine Oulmakki | Abdelkbir Rabi’ | Younes Rahmoun | Amina Rezki | Ghizlane Sahli | Tomnyuy Salvador | Amine Slimani | Malek Sordo | Rebel Spirit | Saïd Raïs | Ilias Selfati | Bilal Touzani | Abderrahim Yamou | Fatiha Zemmouri |

Ines Abergel | Mariam Abouzid Souali | Said Afifi | Amina Agueznay | Ghizlane Agzenaï | Jaafar Akil | Mustapha Akrim | Aurele Andrews Benmejdoub | Sanaa Arraqas | Mohammed Arejdal | Younes Atbane | Nabil Ayouch | Soukaina Aziz El Idrissi | Mo Baala | Ramia Beladel | Amina Benbouchta | Kenza Benjelloun | Brahim Benkirane | Kim Bennani | Amine Bennis | Hicham Benohoud | Hamza Benrachad | Deborah Benzaquen | Mahi Binebine | Salaheddine Bouanani | Mounat Charrat | Fouad Chardoudi | Abderrahmane Doukkane | Youssef Douieb | Hassan Echair | Meryem El Alj | Zine Al Abidine El Amine | Hicham El Asri | Mohammed El Baz | Fettah El Haouss | Mohammed El Mourid | Safaa Erruas | Mohamed Fariji | Mounir Fatmi | Simohammed Fettaka | Mohamed Haiti | Hassan Hajjaj | Nabila Halim | Mohssin Harraki | Abdellah Hassak | Saad Hassani | Bouchaib Habbouli | Laila Hida | Maria Karim | Karim Largou | Mehdi-Georges Lahlou | M'hammed Kilito | Randa Maaroufi | Fouad Maazouz | Omar Mahfoudi | Mehdi Mariouche | Hicham Matini | Safaa Mazirh | Ivanovitch Mbaya | Mohamed Melehi | Fatime Zohra Morjani | Mohammed Mourabiti | Khalil Nemmaoui | Abdelkrim Ouazzani | Youssef Ouchra | Amine Oulmakki | Abdelkbir Rabi' | Younes Rahmoun | Amina Rezki | Ghizlane Sahli | Tomnyuy Salvador | Amine Slimani | Malek Sordo | Rebel Spirit | Saïd Raïs | Ilias Selfati | Bilal Touzani | Abderrahim Yamou | Fatiha Zemmouri |

Sommaire

Qu’est ce qu’être artiste ?

Cette question nous nous la posons tous les jours. Souvent dans nos ateliers. Souvent dans la solitude.
La réflexion, l’expérimentation ou encore la création sont des actes quotidiens dans notre pratique. Ils sont aussi souvent solitaires.

Solitaires, mais pas seuls. Puisque nous sommes partie d’un tout, certains l’appellent écosystème, d’autres plus cyniques, le qualifient de marché, plus généralement nous entendons régulièrement ce mot-valise un peu fourre-tout de « scène »…
Oui, cette fameuse scène contemporaine marocaine…
Que signifie-t-elle ? Puisqu’elle nous comporte comme individus, comporte-t-elle au-delà de nos individualités, un nous ?
Du commun ?
Quelques mécanismes de collectivité voire un destin, un roman fût-il national ?

C’est cette question que l’on pose

Avant propos

United We Stand.

aujourd’hui lorsque l’on pose celle de la définition de l’artiste dont nous sommes. Au-delà du Je, pourrait-il y avoir dans l'autre et avec l’autre la possibilité de se constituer en nous ? Nous : communauté d’artistes qui saurait créer et activer dans cette notion abstraite de scène, une profondeur : celle des sentiments, des solidarités, des engouements et des discussions.

Être ensemble cela ne veut pas dire que l’on est toujours d’accord, mais cela veut au moins dire que l’on peut s’en parler, en débattre, communiquer, partager.

C’est une utopie. Celle-là même qui conduisit un jour quelques acteurs de Hollywood à se constituer en coopérative pour opposer aux lois du marché si bien structurées en pôles administratifs, juridiques, fiscaux, etc. une humanité

à laquelle l’artiste, créature et créateur du sensible, aspire et devrait pouvoir s'investir pour ne pas se laisser abîmer.

Oui, la solitude de nos ateliers pourrait nous abîmer, elle l’a déjà fait, elle le fera encore. On n’y pourra peut-être rien, mais on peut au moins essayer…

C’est cela que nous proposons en proposant à tous nos collègues, nos confrères et nos consœurs, de tout âge, de tout médium et de toute sensibilité de s’unir, puis de se réunir. Et cela toutes les fois, où nous le pourrons, pour le meilleur comme pour le pire, nous serons les *United Artists*, les Artistes Associés, parce qu’ensemble on sera plus fort et l’on sera surtout moins seul…

Ines Abergel | Mariam Abouzid Souali | Said Afifi | Amina Agueznay | Ghizlane Agzenaï | Jaafar Akil | Mustapha Akrim | Aurele Andrews Benmejdoub | Sanaa Arraqas | Mohammed Arejdal | Younes Atbane | Nabil Ayouch | Soukaina Aziz El Idrissi | Mo Baala | Ramia Beladel | Amina Benbouchta | Kenza Benjelloun | Brahim Benkirane | Kim Bennani | Amine Bennis | Hicham Benohoud | Hamza Benrachad | Deborah Benzaquen | Mahi Binebine | Salaheddine Bouanani | Mounat Charrat | Fouad Chardoudi | Abderrahmane Doukkane | Youssef Douieb | Hassan Echair | Meryem El Alj | Zine Al Abidine El Amine | Hicham El Asri | Mohammed El Baz | Fettah El Haouss | Mohammed El Mourid | Safaa Erruas | Mohamed Fariji | Mounir Fatmi | Simohammed Fettaka | Mohamed Haiti | Hassan Hajjaj | Nabila Halim | Mohssin Harraki | Abdellah Hassak | Saad Hassani | Bouchaib Habbouli | Laila Hida | Maria Karim | Karim Largou | Mehdi-Georges Lahlou | M'hammed Kilito | Randa Maaroufi | Fouad Maazouz | Omar Mahfoudi | Mehdi Mariouche | Hicham Matini | Safaa Mazirh | Ivanovitch Mbaya | Mohamed Melehi | Fatime Zohra Morjani | Mohammed Mourabiti | Khalil Nemmaoui | Abdelkrim Ouazzani | Youssef Ouchra | Amine Oulmakki | Abdelkbir Rabi' | Younes Rahmoun | Amina Rezki | Ghizlane Sahli | Tomnyuy Salvador | Amine Slimani | Malek Sordo | Rebel Spirit | Saïd Raïs | Ilias Selfati | Bilal Touzani | Abderrahim Yamou | Fatiha Zemmouri|

Essais

Du voisinage…

Syham Weigant

« Réunir tous les artistes d'une scène. Un rêve ou un cauchemar ? La tentation de l'exposition universelle, de l'exhaustivité est une tradition récurrente lors de grandes manifestations institutionnelles ou encore diplomatiques… C'est aussi une proposition que nous font régulièrement les grandes collections d'ordre privées ou celles dont le mécénat est autant une générosité qu'une préservation des mémoires, de l'histoire…

La méthodologie varie alors très peu pour pouvoir solidariser, homogénéiser un parcours qui puisse raconter tous et toutes, ensemble et au-delà. Ainsi le Musée Mohammed VI de Rabat, a-t-il proposé à son inauguration un parcours historique recensant toutes l es expériences plastiques commises depuis l'avènement de cette matière dans le Royaume, il y a une centaine d'années. L'intitulé de cette exposition inaugurale portait d'ailleurs clairement l'énoncé de ce programme.

Les institutions privées ayant davantage de liberté, car n'étant pas soumise à la manière de l'État-national à des règles égalitaires et strictes quant à la gestion de ses citoyens, tentent généralement de dépasser ou de s'affranchir de la rigueur et de la rigidité des approches historiques en lui préférant souvent un parcours thématique : le corps, le paysage, etc.

Mais ici et aujourd'hui, nous sommes dans une configuration inédite, celle qui voit l'énonciation de l'exposition, son désir et sa nécessite surtout, provenir de l'élément individuel qui la constitue : l'artiste lui-même. Ensemble, ils s'appuient sur ce qui les rapproche plutôt que sur ce qui les distingue pour se réunir, s'associer…

La condition de l'artiste, sa ou ses définitions comme trait d'union. Et si le principe d'essentialisation géographique retenu comme critère de sélection ou plutôt justement de non-sélection comme nous le verrons, dispose d'une certaine validité, d'une facilité dans le prétexte et d'une grande difficulté dans sa mise en pratique, elle ne pourra pourtant suffire à réaliser la pertinence d'une réunion qui transcende la juxtaposition hétéroclite et forcée qui semblera prévaloir au départ.

Et ensuite ? Que pourrons-nous appliquer comme théories de l'ordre ou du chaos ? Que pourrons-nous montrer qui soit regardable dans son ensemble et ses parties ?

C'est cette gageure nécessaire que provoque l'idée d'une exposition collective quasi-exhaustive qui devra inventer de nouvelles façons de vivre ensemble, de la cohabitation et de la convivialité. Car au-delà du seul statut d'artiste, ce sont ces concepts endogènes qui nous ont forgés comme nous les avons forgés.

Le clanisme, l'alliance sont des ferments quasi universels qui unissent autant qu'ils séparent et opposent, souvent dans la violence. Et aux autres, il a fallu trouver d'autres ressources de cohésion qui ne soient ni liens du sang ni ceux des patronymies. Pour faire société, pour créer du commun chaque culture a dû trouver ses propres ressources contextualisées, la fraternité par exemple, la corporation ou encore le compagnonnage, souvent ces règles sont régies par des corpus de droit,

formalisés pour éviter le retour à un état de nature qui même si il n'est pas avec certitude attesté, inquiète au plus haut point possible les communautés humaines qui lui auraient succédées. C'est que l'homme est un animal politique par essence et que son lieu de vie naturel est compris dans l'offre de la Cité.

Ainsi en est-il du Maroc, qui est ici et aujourd'hui, le lien que nous proposons aux différents artistes que nous présentons. Toutefois ce Royaume quasi-insulaire d'influences multiples malgré sa taille moyenne et peut-être grâce à la diversité tant humaine que géologique, climatique, etc. qui le constitue et le définit a su peut-être justement en raison des multitudes qu'il agrège et fait côtoyer, développer un langage réellement personnel dans la définition et la gestion de la communauté.

Nous appellerons cela le voisinage ! Celui qui nous permet à tout moment de solliciter n'importe qui dans sa proximité pour n'importe quoi, du service indispensable à l'emprunt d'une broutille ou d'argent. Dans notre pays, lors des décès, des mariages ou des naissances, c'est cette communauté du voisinage qui prend en charge l'individu concerné en cuisinant, en logeant, en babysittant. C'est elle aussi qui protège, solidarise, tait les secrets ou au contraire en dévoile les crimes lorsqu'ils doivent être arrêtés. Les liens de voisinage sont souvent plus fort chez nous que ceux de la famille voire des amitiés, depuis les jeux improvisés ensemble enfants dans les rues du quartier aux dernières visites de proximité à ceux devenus trop sages et anciens pour maintenir leur autonomie. Les voisins nettoient les maisons comme les corps lors

de la dernière heure, ils partagent les offrandes lors des sacrifices voulues par leurs différentes déités (Allah ou Yahvé ou d'autres plus exotiques, étrangers et que le voisinage permet de rencontrer) et ils se solidarisent matériellement, spirituellement et physiquement quand la communauté, le quartier ou un de ses membres en a la nécessité.

Il n'y a pas de fêtes des voisins au Maroc, pas plus que d'appel en cas de tapages nocturnes ou de banales incivilités. Le voisinage et sa charge mystique et quasiment sacrée ne le permettrait pas...

Cette exposition aimerait célébrer ce concept et ses qualités.

En avoisinant pour la première fois près de 80 artistes et cela sans les égrener le long d'une abscisse de temps et son ordonnée, et sans non plus avoir à forcer un lien général et générique pour pouvoir s'autoriser à les juxtaposer.

Cette exposition est politique, elle propose de reconstituer une Cité des artistes qui pourront autour de cette agora trouver des affinités, développer des proximités, ou encore : avoisiner. »

Syham Weigant

La beauté du monde

Simon Njami

L'union fait la force, dit un vieil adage. Mais de quelle union et de quelle force s'agit-il ici ? Généralement, ce genre de formule est destiné à la guerre, aux conflits. L'on pourrait penser qu'en matière d'art elle n'a pas sa place. Pourtant, à y réfléchir un peu, l'on s'apercevra que nous ne sommes pas si éloignés d'une zone de conflit qui opposerait les artistes à l'ensemble de la société. Car l'artiste est, par nature, cet atopos défini par Barthes, qui ne correspondrait à rien de connu. C'est ainsi que, dans la Grèce antique, les uns et les autres nommaient Socrate. Parce que le philosophe se refusait d'entrer dans une quelconque définition qui l'aurait condamner à un rôle unique. Comment se perçoivent les artistes rassemblés dans cette exposition est sans doute une question qui mérite d'être posée parce que l'idée d'un groupe d'atopos semble contradictoire avec le sens même de la définition du mot. L'on se réunit, l'on fait union, lorsqu'il existe un objectif commun. L'histoire est pleine de ces guerres perdues à cause de la balkanisation des acteurs en présence. L'ego, que nous savons être une qualité et un défaut majeur chez tout artiste est le levier par lequel « l'adversaire » peut faire pression afin d'atteindre ses propres objectifs. La maxime *divide et impera* (diviser et régner) attribuée à Philippe II de Macédoine et reprise par tous les stratèges du monde au nombre desquels Niccolo Machiavelli, n'avait d'autre objet que de créer le trouble et la confusion qui permettrait de vaincre sans avoir à combattre.

Le principe du monde de l'art, quel que puisse être le lieu de la planète dans lequel nous nous trouvons, est précisément la balkanisation, dans laquelle les intérêts particuliers passe avant les intérêts collectifs. Tenter de rassembler des natures contradictoires, voire conflictuelles s'annonce donc comme une gageure, une utopie. Et c'est là que ce pari absurde devient intéressant. Il me fait penser au vœu, à la profession de foi énoncée par Hadrien dans ces mémoires apocryphes rédigés par Marguerite Yourcenar : je veux être le gardien de la beauté du monde. Peut-être au fond, n'est-ce que de cela qu'il s'agit. Une volonté, non pas de se dresser seuls contre le monde entier, mais de réintroduire, au cœur du monde de l'art, cette notion oubliée : la beauté. Je ne veux pas ici, naturellement, aborder

ce concept extatique qui ne détient aucune valeur opérationnelle, mais d'un principe actif qui conduirait à envisager le monde, et le rôle de l'artiste dans ce monde, d'une manière différente. Et la guerre à mener ne serait pas tant dirigée contre un monde exogène, mais aurait pour cœur le monde endogène de l'art lui-même. Y introduire de la beauté, c'est y introduire d'autres comportements comme l'élégance, la générosité, l'humilité et, osons le dire, de la fraternité.

Les unions, par principe, ne peuvent avoir de valeur universelle. Elles ne peuvent durablement se construire que par ce que Goethe nomma les affinités électives. C'est-à-dire, une association d'êtres qui se choisissent parce qu'ils se savent appartenir à la même quête, parce qu'ils se savent éprouver une sensibilité proche et une analyse des problèmes à surmonter commune.

Et d'ailleurs, existent-ils tant de problèmes à surmonter que nous le pensons ? La seule question n'est-elle pas de remettre l'humain au centre de toutes nos préoccupations ? De considérer l'artiste non pas un être à part protégé par sa tour d'ivoire mais comme un acteur social de tout changement à venir ? Un citoyen comme un autre, ayant certes un rôle particulier à jouer, comme le plombier ou le politique ? Il s'agira donc de faire preuve de conviction, et de partager avec le plus grand nombre, sans afficher ce souverain mépris qui s'exprime trop souvent dans l'expression « les gens normaux » qui fait partie du vocabulaire habituel d'un certain monde de l'art. Un projet décidément utopique. Un pari qui ne peut être gagné qu'en tentant de répondre à ce que le philosophe allemand Ernst Bloch

nomma la *question absolue*.
« Ce qui s'élève au-dessus de tous les masques et de toutes les civilisations à bout de course, c'est l'Un, ce qu'on a toujours cherché, l'unique pressentiment, l'unique conscience, l'unique salut. Venant de notre cœur néanmoins intact, du plus profond, du plus réel de notre rêve éveillé, il s'avance comme ce qui, en dernière instance, seul nous reste et seul mérite de rester. Ce livre nous introduit à notre figure et à notre unité en germe ; leur chant se fait entendre déjà déchiffré sur les flancs d'un simple pichet, déchiffré comme le thème latent a priori de tout art « plastique » et le thème central de toute magie de la musique, déchiffré enfin dans la dernière rencontre possible de soi-même, dans l'obscurité élucidée de l'instant vécu tel qu'il s'ouvre d'un coup et se perçoit lui-même dans la question inconstructible,

la question absolue, le problème en soi du Nous.(Ernst Bloch, *L'esprit de l'utopi*e, p.11)

Cette *unité en germe*, qui entend se manifester ici ne peut pas exister si elle se veut exclusive, mais seulement si son objet est l'inclusion. Elle ne peut être que métaphore de quelque chose de plus grand que les personnes concernées au premier chef. Il s'agit d'ouvrir l'électivité au plus grand nombre. Il s'agit, pour les initiateurs de ce projet, de devenir, absolument, les gardiens de la beauté du monde. Car, en dehors de cela, il n'y a rien.

Simon Njami

Des gardiens de la beauté du monde, disent-ils, veilleurs de lune dans un désert, des lucioles fragiles dans un champ sec de chardons sauvages labouré par des engins aux phares surpuissants dont parlait Pasolini, des gardiens de la fragilité du monde plutôt, avec leurs maladresses, leurs doutes, mais leur talent et leur désir aussi, toujours les mains dans la boîte à outils pour réparer le monde, attentifs à la chose confiée, il y a longtemps d'ailleurs que l'un d'eux s'évertue à bricoler l'incurable. On le sait, la naïveté ne sied pas aux lanceurs d'alerte, eux, ils savent que rien ne sera facile, ils sont devenus artistes comme on entre dans une bataille, avec ce savoir-là, que se battre rend heureux même si la défaite est totale.

Des gardiens dans la nuit. Il faut avoir traversé à pied une ville marocaine à minuit pour comprendre la douceur silencieuse, tellement humaine, des rues assombries et vides devenues celles d'un théâtre dans lequel les seuls acteurs encore vigilants sont au pied de chaque immeuble les gardiens assis sur des chaises bancales, appareillées de jambières de fortune et enficelées d'atèles, rapiécées de divers matériaux de rebut, elles laissent voir leur singularité totale, sculptures de peu, toutes différentes, sont la marque criante que le réel n'est que ce qui ne peut avoir de double. On est alors dans un espace sans limites, d'exposition de ce réel, où chacun des gardiens assis et somnolant d'un œil apparaît comme ce qui reste de vivant dans la matérialité froide du monde. Ils fument, pensent dans la solitude et la chaleur de la nuit, entrent dans le duvet de rêveries éveillées quand l'esprit se perd dans de bien drôles de nuages, dans de bien étranges apparitions nées dans la mémoire, l'imaginaire ou le vécu, quand l'esprit se laisse porter par le temps qui passe si lentement, quand le temps étiré par l'attente devient espace sur lequel griffonner ses rêves, ardoise magique de l'enfance, avec des nuages et des nasses, des blancs à la douceur d'oxymore, des miroirs prêts à être traversés.
Peut-être déjà il y a des milliers d'années, ils rêvaient ainsi avant d'entrer dans l'obscurité des cavernes pour y tracer au charbon noirci des silhouettes d'animaux, ils les voyaient courir et danser en hordes au tremblement des torches, ils se laissaient pénétrer d'un silence habité fait de peur et de fébrilité, mais savaient-ils ce qu'ils faisaient ? Ils descendaient dans les failles des falaises, passaient du jour extérieur illuminant à l'obscurité voulue,

on aimerait savoir ce qui les poussait à le faire, on aimerait connaître leur vraie motivation, quand aujourd'hui toute action doit être parfaitement comprise et rationnelle, si ce n'est utile, rentable serait le mot qui viendrait aux lèvres. On aimerait savoir s'ils descendaient seuls dans les entrailles de la terre, s'ils se regroupaient pour le faire, on aimerait pouvoir répondre à ces questions sans réponse.
Ils furent comme des passeurs d'un cri que nous entendons encore, malgré les milliers d'années qui nous séparent d'eux, malgré la ouate du temps. Un cri repris encore et encore par les veilleurs d'aujourd'hui, ceux qui, ici et maintenant, répondent à l'urgence intérieure qui les pousse à décrire le monde tel qu'ils le voient, à le retranscrire en usant de toutes les techniques, artistes est un nom trop impropre et galvaudé, Khalil el Ghrib a raison qui parle d'une disposition particulière à être. Ceux qui poétisent leur vie, répondent à l'injonction d'un état poétique d'humanité, de ferveur, d'amour, alertent sur les dérives et les impasses d'une société désenchantée, essaient de retrouver du sens au travers de la consumation par la beauté plutôt que de céder aux affres de la consommation. Ceux qui ajoutent au réel, libèrent l'imaginaire, font que l'obscurité est supportable.
Des veilleurs utiles dans la nuit de nos vies, dans nos brouillards existentiels, qui nous permettent d'entrer en connexion particulière avec l'autre, de faire société, dans une même culture, une même sensibilité pour se sentir en fraternité.
Des veilleurs qui ignorent que leur fragilité est leur force, que leur déséquilibre, cette façon d'être légèrement sur le côté, peut apaiser nos peurs. Des veilleurs qui ignorent qu'ils ne sont pas isolés

et solitaires, chaque étoile brille-t-elle de la conscience qu'elle a de former une galaxie ? Ils ne l'ont jamais été. Ils font partie de cette présence, oui leur présence serait le mot le plus juste, chacun croit y briller comme un grand feu allumé dans le noir en haut d'une tour de pierre, mais il arrive que cette intuition de ne pas être seuls leur vienne, de comprendre que c'est ensemble qu'ils balisent et éclairent la nuit, notre nuit à tous, alors ils le proclament, et ne surprennent que ceux qui n'en savaient rien.

Comme ces gardiens solitaires assis au pied des immeubles et qui respirent l'odeur de la nuit, eux qui, sans le comprendre vraiment, se sentent confusément appartenir au réseau invisible de ceux qui ne dorment jamais, ils pressentent puis affirment qu'ils ne sont pas seuls. Une évidence est là, c'est de leur veille à chacun que naissent les paroles de silence et la survivance d'une très faible lumière. *United artists*. Comment s'étonner alors qu'ils veuillent ensemble se reconnaître corps lumineux et vivant, éveillé et agissant.

Bernard Collet

Ines Abergel | Mariam Abouzid Souali | Said Afifi | Amina Agueznay | Ghizlane Agzenaï | Jaafar Akil | Mustapha Akrim | Aurele Andrews Benmejdoub | Sanaa Arraqas | Mohammed Arejdal | Younes Atbane | Nabil Ayouch | Soukaina Aziz El Idrissi | Mo Baala | Ramia Beladel | Amina Benbouchta | Kenza Benjelloun | Brahim Benkirane | Kim Bennani | Amine Bennis | Hicham Benohoud | Hamza Benrachad | Deborah Benzaquen | Mahi Binebine | Salaheddine Bouanani | Mounat Charrat | Fouad Chardoudi | Abderrahmane Doukkane | Youssef Douieb | Hassan Echair | Meryem El Alj | Zine Al Abidine El Amine | Hicham El Asri | Mohammed El Baz | Fettah El Haouss | Mohammed El Mourid | Safaa Erruas | Mohamed Fariji | Mounir Fatmi | Simohammed Fettaka | Mohamed Haiti | Hassan Hajjaj | Nabila Halim | Mohssin Harraki | Abdellah Hassak | Saad Hassani | Bouchaib Habbouli | Laila Hida | Maria Karim | Karim Largou | Mehdi-Georges Lahlou | M'hammed Kilito | Randa Maaroufi | Fouad Maazouz | Omar Mahfoudi | Mehdi Mariouche | Hicham Matini | Safaa Mazirh | Ivanovitch Mbaya | Mohamed Melehi | Fatime Zohra Morjani | Mohammed Mourabiti | Khalil Nemmaoui | Abdelkrim Ouazzani | Youssef Ouchra | Amine Oulmakki | Abdelkbir Rabi' | Younes Rahmoun | Amina Rezki | Ghizlane Sahli | Tomnyuy Salvador | Amine Slimani | Malek Sordo | Rebel Spirit | Saïd Raïs | Ilias Selfati | Bilal Touzani | Abderrahim Yamou | Fatiha Zemmouri |

Les Artistes

Retour des refoulés
2019

**Sculpture,
70 x 30 x 25 cm**





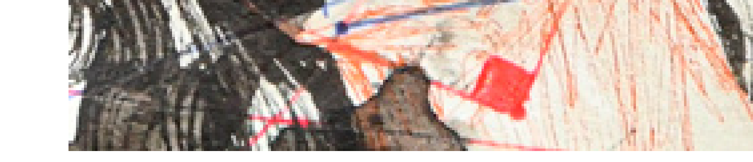
« La matière précède, conduit, décide. Comme mes os, me dessinent de l'intérieur, me décident. La matière imagine, façonne, pétrît la pâte de la vision, la retourne, la laisse monter. »
Les sans arche d'Adel Abdessemed : et autres coups de balai, Hélène Cixous.

Ce buste a été modelé en deux temps, les yeux bandés, puis ouverts.
Ce processus de création apparaît comme la représentation de l'acceptation de l'abandon. Les mécanismes de défense s'abaissent et laissent place à une rencontre avec soi. Perdu dans le noir, dans un espace mental, les éléments refoulés, tendent à émerger à la conscience. C'est alors que les démons resurgissent, surmoi sadique et moi masochiste se confrontent, le bourreau et la victime ne font plus qu'un.
Cette expérience sensible, irréductible, est aussi l'enjeu d'une épreuve funeste ou initiatique.

Mariam Abouzid Souali

MNESIC 4 & MNESIC 5
2017

Encre sur papier
31,5 x 23 cm

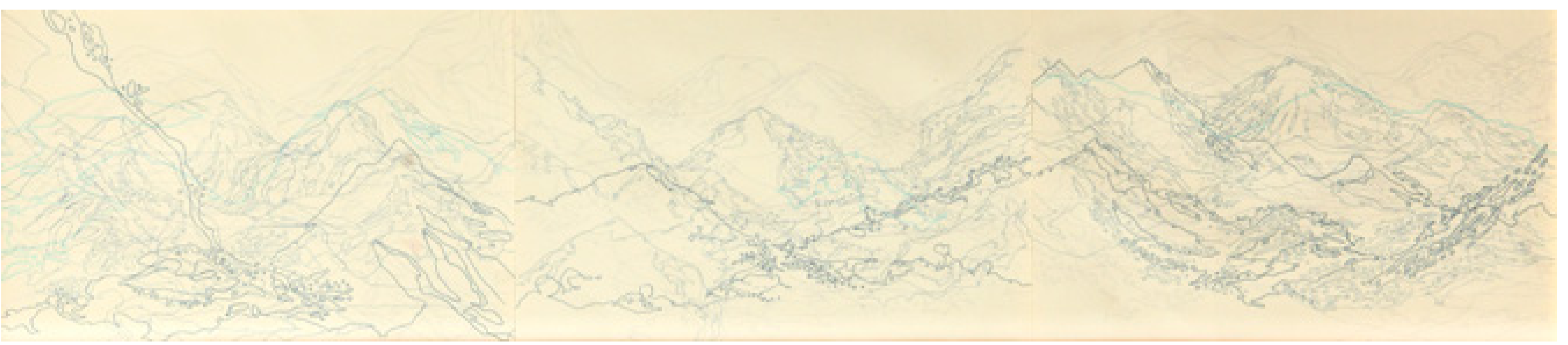


Loin de ses grands formats devenus habituels, et de sa figuration précise et presque académique par sa mobilisation du modèle vivant posant à l'atelier, ces deux petits dessins de Mariam Abouzid Souali sont doublement intimistes : par leur format extraits visiblement directement de ses carnets de croquis et par sa représentation d'elle-même comme modèle…
C'est donc dans un mélange de figuration libre et d'une semi-abstraction qu'elle figure ses promenades dans les villes de Philadelphie et de Washington qu'elle découvre et dont le ressenti émotionnel change ou plutôt charge son espace mental d'une multitude de perceptions dont l'exacte définition reste peut-être encore à trouver, à apprivoiser…
Ainsi dans ces dessins rendus flous, ou flottants de par l'usage de diverses techniques qui diluent les contours et troublent les perspectives, c'est toutes les infinies nuances d'un paysage mental que Mariam nous autorise à observer…





Sans Titre
2019
Feutre sur papier
128 x 32 cm



Avec la finesse de trait et la poésie troublante d'une estampe paysagère japonaise, Said Afifi dessine monochromatiquement des reliefs aériens qui flirtent avec des cieux ennuagés. L'impression, l'effet est celui d'un agréable sfumato aux harmonies plaisantes et évocatrices, qui nous fait oublier l'aspect pourtant hautement scientifique de la technique du dessin.

Oublier la précision sous-jacente qui transcende ce qui aurait pu tenir davantage du relevé topographique en une perception, une impression.

La récurrence de ce terme d'impression n'étant d'évidence aucunement fortuite.

Said Afifi s'inscrit totalement dans les questionnements de ce mouvement qui opèrent le basculement des arts dans l'ère dite contemporaine. La Technè par son omniprésence a totalement modifié nos perceptions, nos représentations. Ce que je vois est subjectif, autant que ce que j'en révèle. De cet exercice réflexif mais aussi empirique et pratique, Said Afifi imagine des paysages qui mêlent virtualité, fiction et réalité. Ce dessin en est un extrait préparatoire.



Drawing #1
2020

Sculpture-Dessin
Maillechort, sabra, toile, bois, carton
30 x 30 x 6 cm



Cela lui vient peut-être de son intérêt puis de ses études en architecture, mais Amina Agueznay a gardé un certain éclectisme dans le choix de ses matières de recherche (comprendre ce terme dans toutes ses polysémies) et de son habilité à toutes les combiner, les associer pour créer des œuvres aussi totales que l'est censément cet art réputé premier parmi les arts majeurs.
C'est que l'architecture est l'art de l'espace, l'art de structurer les espaces plus précisément en y harmonisant formes, couleurs, textures, soit une tentative de solliciter tous nos sens… Sa grande aisance également à jouer des échelles de grandeur, à user de la maquette peut également être décelée dans l'ensemble de ses travaux. Ainsi dans ses boîtes tenant de l'expérience des boîtes en valise chères à Marcel Duchamp, elle recompose à l'infini

des paysages dont l'abstraction varie en fonction de ses perceptions, évidemment inégales, ou changeantes en fonction des jours. Des Espèces d'espace en somme, comme l'écrivait Georges Perec qui lie l'espace au temps, aux perceptions et que Amina Agueznay réduit dans un objet qu'elle peut s'approprier, contrôler, presque en jouer. Peur du vide ?

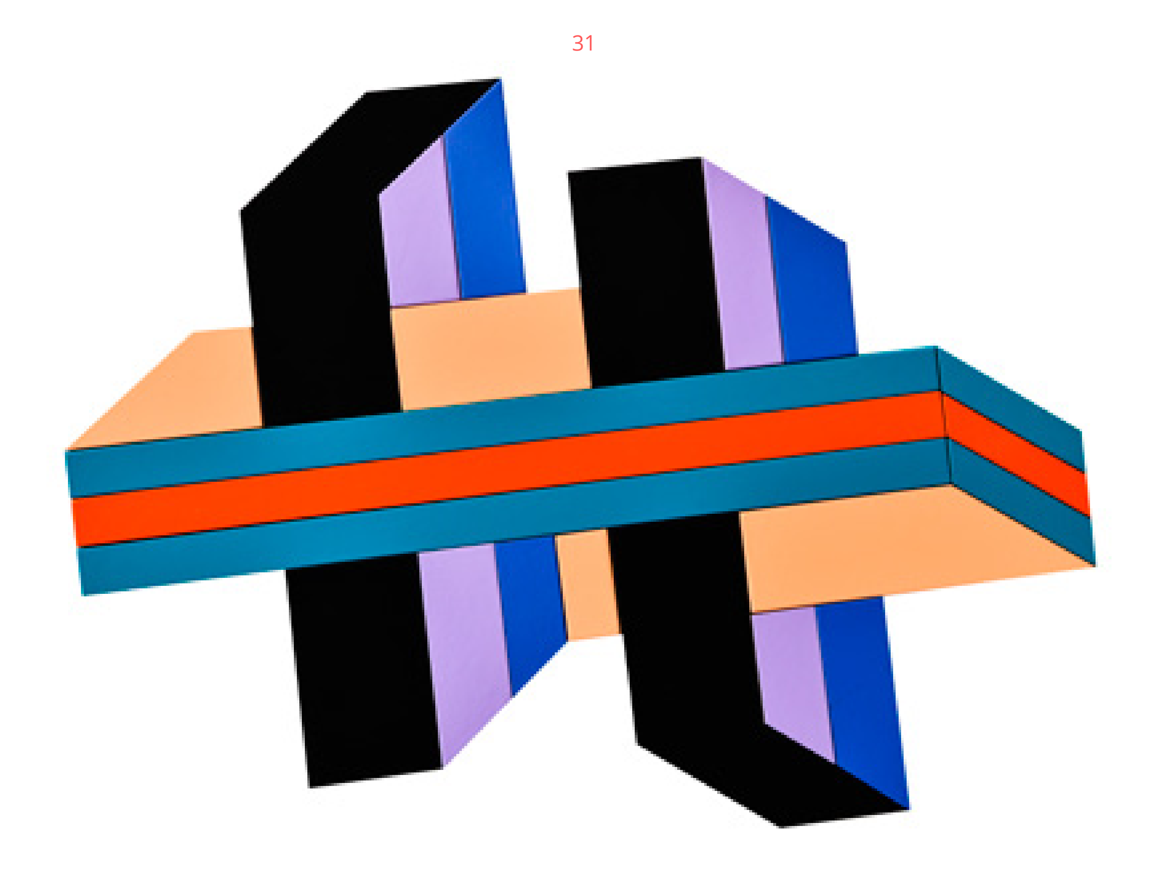
Questionnements sur ce vaste monde perdu dans l'univers encore plus vaste qui le comprend ? Pour apprivoiser cette inconnue, les sciences quantiques ainsi que plusieurs spiritualités procèdent de la même miniaturisation de l'incontrôlable, à un espace, un contexte sur lequel il devient plus aisé d'agir… Et cela, se confirme dans le principe même qui régit l'univers, qui se retrouve entier compris dans son plus irréductible élément constitutif : l'atome.

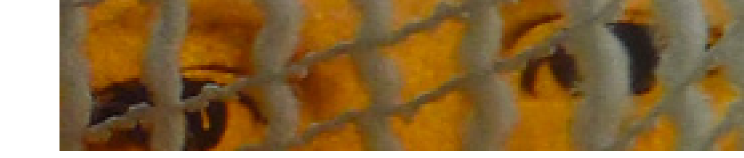
Mini totem 10
2019

Sculpture de bois peint
41 x 30 cm

Ghizlane Agzenaï

Ghizlane Agzenaï est une artiste optimiste, volontaire aussi lumineuse que les couleurs dont elle habille les lignes géométriques de ses Totems. Se définissant comme une artiste urbaine contemporaine, elle bascule en permanence avec grâce, fluidité et sans complexe de la rue où elle se mesure autant à des murs géants qu'en disséminant de petits formats encollés aux murs des différentes villes qu'elle traverse ou habite avant, après ou souvent en même temps qu'elle fait voyager ses œuvres, de son studio vitaminé et éclaboussé de couleurs et de lumières aux cimaises feutrées des galeries dites sérieuses et contemporaines. Ses totems rayonnant de bonnes ondes, de vibrations chromatiques et d'une énergie aussi folle que bienveillante sont pensés et réalisés pour apporter dans les intérieurs qui les hébergent toutes leur force tranquille et bienfaisante...

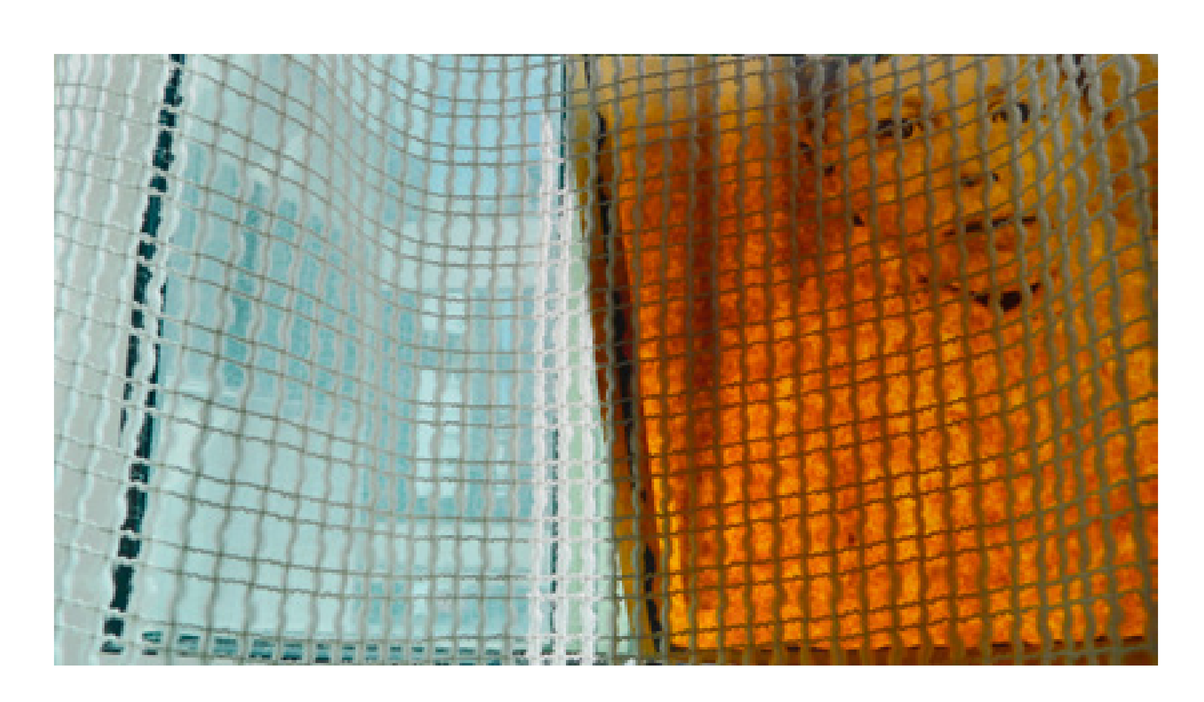






Reminiscence d’un deuil familial 2016

**Impression jet d’encre, pigmentaire sur papier photo lustré d’après fichier numérique monté sur aluminium
50 x 90 cm**



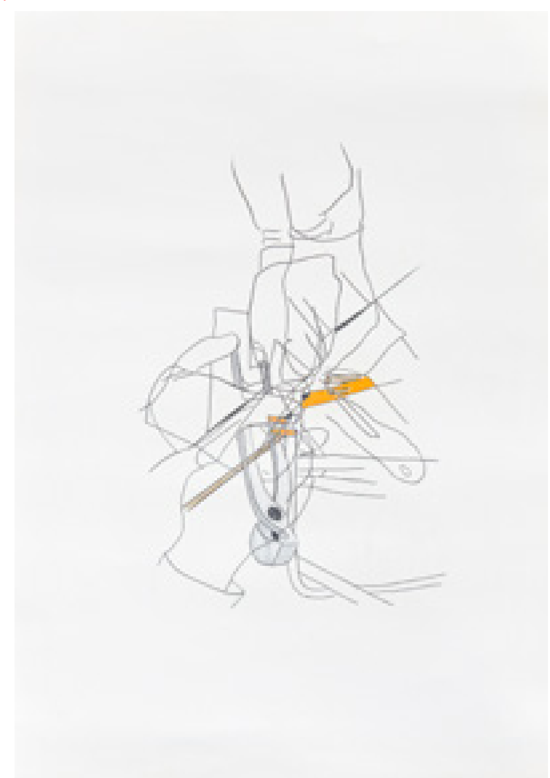
« En parcourant mes albums de famille, je fus interpellé par certaines photographies qui représentaient des instants et des dates forts particuliers, notamment celles du défunt Mahfoud, mon frère aîné, décédé d’une mort tragique à l’âge de trois ans, exactement dix mois avant ma naissance. À ce moment-là, la révélation et la prise de conscience des circonstances de ma conception pendant la période de son deuil me sidéra complètement avant d’éveiller et d’aiguiller ma curiosité d’en apprendre plus sur cette histoire qui conclut la sienne et introduit la mienne. J’ai commencé, progressivement, à questionner les mémoires de ces images photographiques, à revisiter leurs histoires, avant d’en retracer les itinéraires dans le temps par la collecter d’informations et de récits circonstanciés.

Ecrire au plutôt réécrire cette histoire familiale à partir de ces fragments d’intimité, est devenu pour moi une préoccupation primordiale. De là résulte ma démarche qui questionne la mémoire, l’histoire et l’imaginaire… Comme elle questionne les notions de l’oubli, de l’absence ou des réminiscences… »



Sans Titre
2019

Crayon pastel sur papier
42 x 60 cm



Mustapha Akrim exhume des histoires oubliées, pour reconstituer la mémoire d'une nation amnésique. Comme sur les chantiers où plus jeune, il assistait son père, il excave, des constructions sédimentaires qui avaient fini de recouvrir l'humain sous des narrations idéologiques ou nationalistes. Les romans nationaux n'ont jamais fait dans le détail ou le décompte de leur réalités sous-jacentes, ou des héros inconnus qui les ont pourtant construites, avec leurs mains, avec leur sueur et leur labeur. Alors Mustapha Akrim collectionne les chantiers, leurs rituels, leurs objets du quotidien, il en fait parfois des musées, ou alors comme ici, une œuvre d'art quasiment abstraite par l'accumulation et la superposition de forme et de contours. On reconnaît parfois un fragment de silhouette, ou encore un outil partiellement suggéré...

Soit une œuvre d'art dont l'esthétique mobilise les moyens et les outils de représentation des dominations capitalistes et impérialistes pour la mettre au service d'une expression fière et affirmée de ce prolétariat longtemps enseveli et étouffé...

Aurele Andreaws
Benmejdoub

Sans Titre
Série Stolen Memories
2019

Impression en Piezo pro
sur papier Hahnemühle Fine Art Baryta 325g
75 X 55 cm



C'est une apparition…
Spectre fantomatique dont on ne sait déterminer la réalité ou peut-être la fantasmagorie. Des médiums en transe — parait-il— auraient eu cette capacité de projeter ou extérioriser de leurs psyché quelques formes au matérialisme souvent éthéré. Cela n'est pas avéré malgré l'existence d'une infinité de clichés qui tente de documenter le phénomène voire de convaincre de son advenu et de sa véracité. Le médium photographique qui lui-même fonctionne comme un révélateur non seulement de l'objet capturé mais aussi de certains phénomènes chimiques qui réagissent à notre insu sur la pellicule ou sur le support choisi pour la développer forment plusieurs nuances de possibilités surprenantes et accidentelles.
Par une sensibilité à la lumière, comme aux vitesses ou aux températures, des forces qui habitaient silencieusement les clichés finissent par affleurer, parfois, comme des apparitions sur les surfaces révélées. Dans les portraits d'Aurele Andrews Benmejdoub, toutes ces hasardeuses hypothèses deviennent visibles, tangibles, dans un flou ectoplasmique dont on ne sait si il émane de phénomènes advenus ou plutôt d'une hallucination échappée d'un quelconque esprit. Soit-il dans un état d'absence et d'inconscience ou habité d'une impérieuse volonté.

Sanaa Arraqas

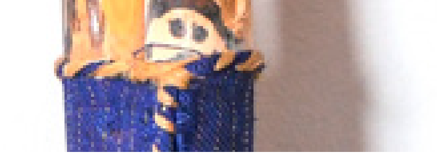
Série Aliénation 2018

Technique mixte sur papier
66 x 86 cm



Sanaa Arraqas est une artiste cosmopolite qui multiplie les voyages et les occasions de ces échappées. Est-ce une façon de mieux se connaître ? Ou est-ce plutôt une fuite, de l'ordre de la fugue comme prétexte à l'art... ? Ce qui est sûr c'est que ces rencontres avec des ailleurs, des altérités, et des paysages surtout urbains qui ont davantage ses faveurs, ont aiguisé et ciselé son regard de plus en plus attentif aux étrangetés, aux poésies ou encore aux infinies nuances du temps qui passe. Parfois ces voyages en solitaire sont presque de l'ordre du mental, à peine un prétexte comme quand elle décide de ne se déplacer pendant une certaine période qu'au moyen des transports en commun. Ici, à Rabat, mais ailleurs est-ce si différent ?

Ces attitudes subies, et l'impuissance à lutter contre les promiscuités et l'uniformisation le temps de certains actes précis de la socialisation communautaire qui tiennent du rituel de passage, voire parfois d'une épreuve d'endoctrinement' ou du moins d'uniformisation.



Mohammed Arejdal

J'ai besoin de toi 2016

Installation murale
Canne en bois, tissue & broderie

Mohamed Arejdal est un artiste clairement humaniste. Partout et par tout temps où son observation du monde et des hommes d'une grande acuité et sensibilité perçoit des travers ou au contraire de la grâce dans le rapport des hommes entre eux, au monde et à toute ses formes de vie (végétale, animale, spirituelle...), il dénonce ou célèbre par ses œuvres, les joies ou les douleurs qu'ils lui ont procurés. Dans son œuvre, J'ai besoin de toi, il déclare avec toute sa sincérité son bonheur d'être un homme parmi les siens. Ainsi ces deux cannes désaccordées, dépareillées et dissymétriques dans leurs proportions sont-elles jointes dans une union qui les renforce. Arejdal souligne la symbolique de cette canne, utilisée notamment par les non-voyants comme une extension essentielle à leurs corps et qui leur permet de se frayer un chemin malgré leurs pénombres.

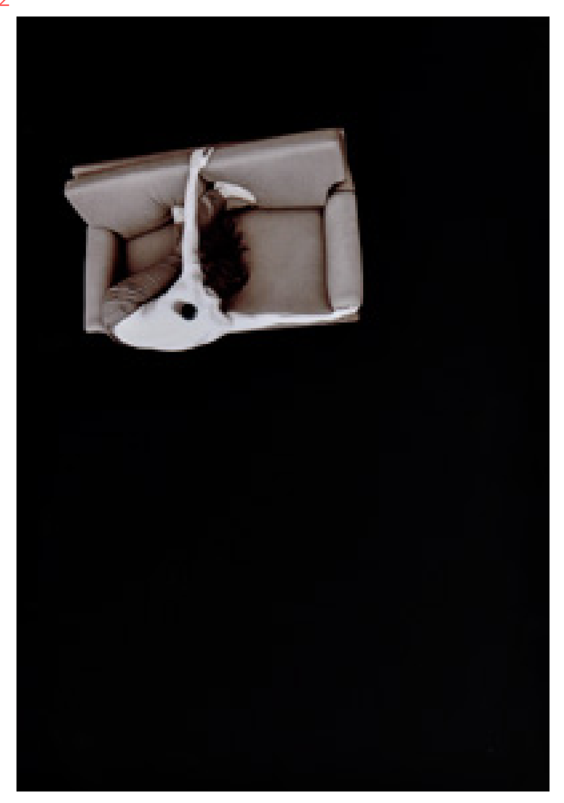


Se faisant, Arejdal rappelle également qu'aux carrefours ou face aux dangers, dans nos sociétés, il est naturel à tout passant de prêter secours au porteur de cette canne dont le pas se fait alors hésitant... C'est cette fraternité, ce savoir-vivre ensemble que l'artiste honore dans sa déclaration philanthropique.
Il nous reste à remarquer que le lien entre ces deux cannes se fait grâce à un fichu tenu par des broderies très féminines. C'est le fichu de sa mère, de ses tantes ou de sa grand-mère qui servait à panses ses blessures et dont elles se dévoilaient pour le consoler...



Looking at the world through legs 2015

Série, tirage numérique contrecollé sur dibon
60 x 40 cm



À l'origine de la pratique de Younes Atbane, il y a le corps, dansant, performant dans des œuvres vivantes ludiques, participatives et à l'humour caustique et burlesque.
Son passage progressif à l'objet plastique témoigne encore souvent, comme dans cette série où il regarde le monde à travers ses jambes, de cette pratique mettant en jeu corps et esprit. Comme dans un jeu de rôle, il propose ici, d'inverser les perceptions et les attributions usuellement acceptées. Par un simple petit dérèglement des habitudes, ou par une modification succincte des angles et des points de vue, ses images se chargent d'une étrangeté aussi absurde que poétique.

Nabil Ayouch

Par ta grâce
2013

Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alcubond. Edition : 7 exemplaires + 2 EA
80 x 53 cm

Dans nos cahiers d'école, il y avait une marge à gauche qui servait à l'instituteur pour relever les fautes et autres incorrections. Un Bic rouge dessinait des croix, des points d'interrogation et d'autres d'exclamation. La marge était ainsi réservée aux intrus. Du cahier, Nabil Ayouch est passé à la rue, pas n'importe laquelle, mais celle d'un temps précis quand elle est peuplée par des enfants sans maison, sans famille, sans rien. Ces photos ont été prises durant le mois de Ramadan 2013 juste avant l'heure fatidique de la rupture du jeûne et l'heure qui suit. Il a choisi de capter des visages et des attitudes, des gestes et des rêves, des humeurs et de la fantaisie. Cette enfance des rues, il la connaît bien pour l'avoir magistralement filmée dans *Ali Zaoua*. Mais là il y a d'autres visages, d'autres corps blessés par la vie, par le cynisme des hommes, par un destin

fourbu, mal entamé, mal bricolé.
Des adultes laissés sur la route, sur le bord de la route, dans la marge d'un cahier sans écritures. Eux aussi ont quelque chose à nous dire ou plutôt à nous montrer : la douleur du vivre. Ce qui est fascinant dans ces images, ce sont les regards. Ils vous marquent et vous poursuivent. Non pour une quelconque culpabilité mais du simple fait qu'ils existent et qu'ils ne baissent pas les yeux devant la crudité de la vie. Une vie pleine de trous et de malheurs. Pourtant il n'y a point de tristesse dans ces photos. Il y a même une énergie du désespoir transformée en rire et sourire. Quand on n'a plus rien à perdre, alors tout est possible...

Tahar Benjelloun

Soukaina Aziz
El Idrissi

Dialogue de sourds : Akal & Mika (III) 2018

**Ceramique avec fil en plastique
18 x 33 cm**



Comme dans une énième *Querelle des Anciens et des Modernes*, Soukaina Aziz El Idrissi fait dialoguer diverses matières dans ses œuvres. Synthétiques, vulgaires et bon marché contre matières nobles végétales, animales ou minérales, et il s'agit évidemment encore une fois d'un *Dialogue de sourds* comme elle nomme d'ailleurs cette nouvelle série d'œuvres. Sûre de lui, depuis qu'il a envahi le monde de par sa légèreté, sa polyvalence et son accessibilité, et la plasticité surtout qui lui donne même son appellation générique, la matière plastiques croit sauver le monde depuis que ses différents avatars ont solutionné à l'ère de l'industrialisation divers travers sociologique.

Élément quasiment démocratique voire égalitaire, il met à la portée de tous et de toutes des ersatz certes, mais qui remplissent toutefois leur rôle de solution quasi universelle. Mais les temps changent et le sauveur d'hier est devenu le fléau d'aujourd'hui. Ainsi Soukaina dans un savant aller-retour entre la copie et l'original, l'artefact et le naturel met en regard les apparences et les possibilités esthétiques de ces différentes matières. Se faisant, elle crée une œuvre qui ne réconcilie peut-être pas encore tout à fait le moderne et l'ancien mais leur pose des questions qui sont déjà les prémices d'une conversation....

Mo Baala

Just for the love of this country 2019

Acrylique sur canevas
147 x 214 cm



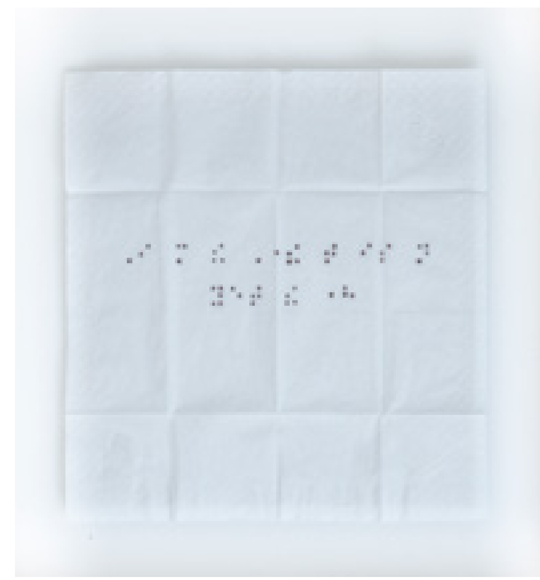
« If you have flood it's good but don't Forget to share… »
Sur une toile entièrement laissée en réserve, Mo Baala dispose de la poésie, comme il userait du médium littéraire sur cette fameuse page blanche. Il nous parle de nourritures, enfin des nourritures, spirituelles, terrestres et pourquoi pas bien sûr gastronomiques… On le sait, au Maroc, l'élément alimentaire de base est constitué de pain, comme le riz ou les pâtes ailleurs, tous les plats réputés et lentement élaborés, mijotés ne sont qu'un accompagnement plus ou moins généreux en fonction de ses moyens de ces galettes de farine qui prennent des formes et des saveurs diverses en fonction des régions.

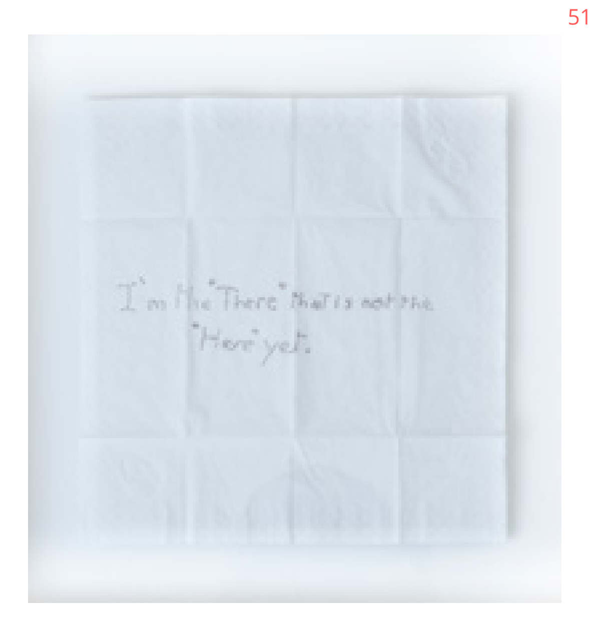
Mais toujours un même geste: de la main, il est rompu et partagé… L'étymologie d'ailleurs des mots d'amitié : compagnon, ou son dérivé plus récent copain provient de ce rituel, il définit celui « avec qui l'on partage le pain »
Et c'est tout le sens de ce calligramme composé expressément par Mo Baala pour les *United Artists*, soit pour ses compagnons, sa corporation à qui il rappelle et réaffirme l'importance du partage, de la solidarité et de la générosité.

Ramia Beladel

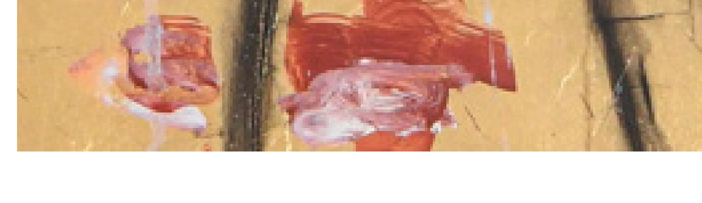
Waiting for Godot#the workers (Testimonial), 2016

Encre sur papier serviette
30 x 30 cm





Ramia Beladel attend… Comme dans la célèbre pièce beckettienne, son Arlésienne est une fiction inatteignable mais entêtante qui semble figer ses personnages dans de l'absurde et des inutilités. L'attente, n'empêche pas les impatiences, au contraire, dans le cas de Ramia Beladel, elle exacerbe son désir d'action, elle attise et intensifie sa quête d'une Révolution ! Comme dans ce diptyque qui énonce plusieurs témoignages, le sien et celui de la communauté invisible et indéfinie des chômeurs en situation de handicap. Rendre l'invisible visible par l'acuité particulière que les non-voyants qu'elle côtoie lors d'un *workshop* ont développé pour regarder ce monde hostile et indifférent qui les entoure. Le regarder mais aussi le dire… En usant des mouchoirs en papier souvent vendus à la sauvette par ces marginalisés de la société du travail qui les ignore, l'artiste les leur restitue avec la possibilité de les investir comme des médiums qui pourraient nous dire un peu de leur condition et de ses quotidiens désabusés. En braille, ou par une écriture pointilliste, dire l'attente c'est déjà moins la subir, la souffrir…



Amina Benbouchta

La chute
2016

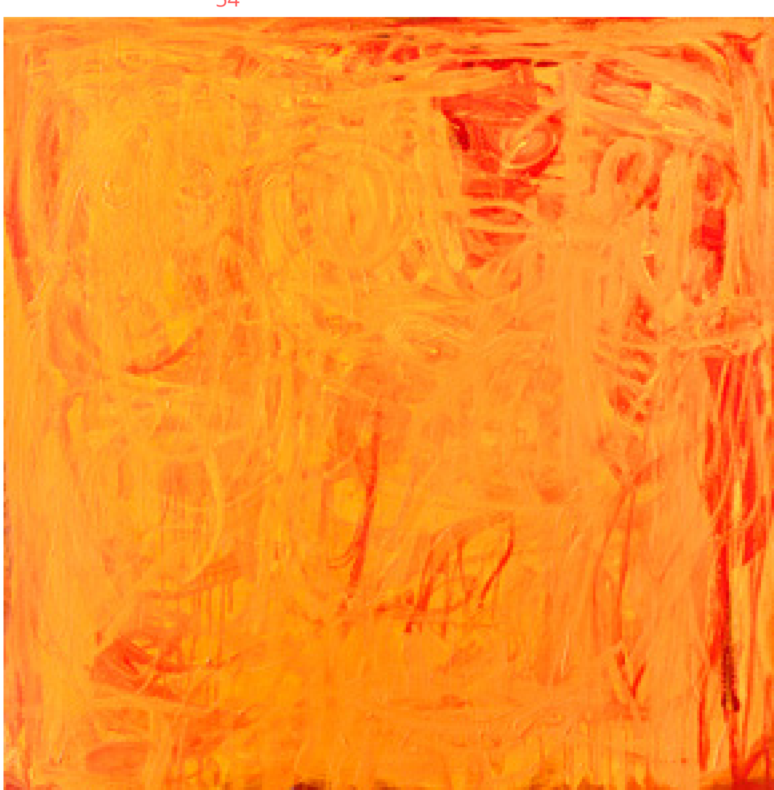
Acrylique et feuille d'or sur bois
93 x 113 cm

L'univers développé par Amina Benbouchta trouve des résonances multiples avec l'œuvre littéraire de Lewis Caroll et notamment son héroïne iconique Alice à la découverte d'un pays de merveilles. Exploration du monde, ses étonnements, ses questionnements et toutes ses étrangetés, dans le sens des altérités qui nous sont souvent étrangères et qu'il reste à apprivoiser, accepter ou s'en faire accepter, et ce dans une quête humaniste qui permet de créer du commun, ce fameux vivre-ensemble… Et surtout, quête de soi-même, par des introspections ouvertes à ce monde qu'elle découvre en l'interrogeant. L'œuvre d'Amina Benbouchta semble se situer au moment de sa chute lors de sa poursuite curieuse d'un lapin riche en symboles métaphoriques. Tous les éléments flottent dans un tourbillonnement qui rebat toutes les cartes d'un jeu de hasard dont l'issue incertaine porte encore tous les possibles.

Kenza Benjelloun

Sans Titre 2011

Peinture acrylique et huile sur bois marouflée
120 x 120 cm



Avant d'infléchir significativement sa pratique artistique après les Printemps arabes pour des œuvres totales mêlant performances, vidéos et installations, Kenza Benjelloun a investit longuement et superbement la peinture. Faisant de celle-ci son propre sujet, elle entame un discours dans l'intériorité silencieuse trouve son prolongement dans le bruit et la fureur d'une gestuelle névrotique et performative tenant quasiment de la transe. Elle ne communique avec la toile que par la couleur qu'elle pousse à son paroxysme, dans un cri qui résonne jusqu'à s'épuiser pour revenir au silence, à l'intériorité qui l'a vu s'exprimer.
Les monochromes de l'artiste sont tout cela à la fois : expressionnisme, transe dont on ne saurait si elle est procède d'une possession ou de son exorcisme ou encore si il s'agit d'une énonciation du soi à soi, ou du soi vers une extériorisation et une matérialisation. Kenza Benjelloun fait corps avec sa peinture, ou peut-être plutôt s'engage-t-elle dans un corps à corps avec celle-ci… C'est toute la force de son geste qui habite toute la toile avec son cœur, ses tripes et tous les tourments et les méandres de sa cérébralité.

Brahim Benkirane

Crepuscule impérial #4
2005

Laminé sur alucobond
90 x 135 cm

Brahim Benkirane a gardé une fraîcheur juvénile : parfait artisan de la photographie « à l'ancienne » : noir et blanc dramatique, argentique classieux qui ne s'offre que dans une patience laborantine, tout en conservant sa liberté de surprendre et enfin sujets académiques parfois, comme le portrait ou des paysages. Pourtant ce que l'artiste aime à nous révéler ce sont les paradoxes qui font de l'outil originellement technique un médium de l'abstraction. Ce qu'il aime nous suggérer ce sont nos propres constructions fictives à partir d'un réel dont il transmue les possibles mais peut-être surtout les impossibles. Cette image n'a existé qu'un instant dans un regard subjectif, au regardeur d'en poursuivre la narration, d'en imaginer des réalités ou des fictions.



Kim Bennani

Sans Titre
2019

Technique mixte sur toile
100 x 100 cm



D’évidence cette œuvre nous met face à des éléments, ou plutôt à l’élément dit liquide. Mais de quelle onde s’agit-il ? Mer aux profondeurs abyssales et inconnues, lac au calme sombre hérissé par quelques clapotis, ou encore étang habité de multiples vies… ? Pour qui connait Kim Bennani et son travail, la déduction probable sera l’évocation des *Nymphéas* qu’il a tellement observés lors de sa Résidence à Giverny. Mais pour qui ne croit pas aux apparences ni aux apriorismes, il sera d’évidence question d’autres choses… Comme si avec le temps passé à essayer d’oublier pour mieux se remémorer des réminiscences de sa longue étude des étangs végétaux si chers à Monet avait imprimé de ses souvenirs, de ses peurs ou de ses intuitions une nouvelle dimension à ce qui semblait de l’ordre du définissable dans le regard de Kim Bennani.

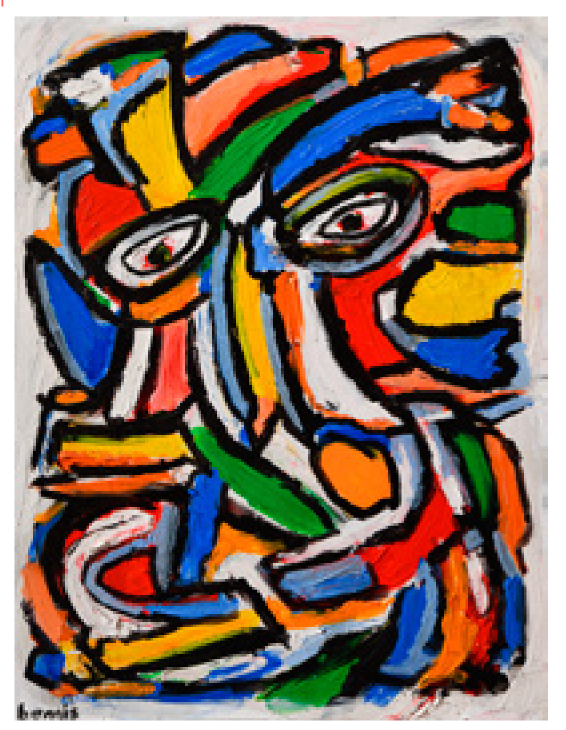
Comme si plusieurs surimpressions s’étaient accumulées, superposées pour former une toute nouvelle œuvre encore à caractériser. Ce blanc mousseux est-il écume ? Ces orangés peut-être un corail océanique ? Et ces noirs profonds sont-ils l’appel d’un large atlantique ? Et ces impressions sont-elles de la Méditerranée de son enfance ou plutôt des marées océaniques qui frappent contre son Atelier de Kenitra ? Enfin, est-il nécessaire de le savoir pour les contempler… ?

Visages 2012

Acrylique sur toile
85 x 65 cm

Amine Bennis

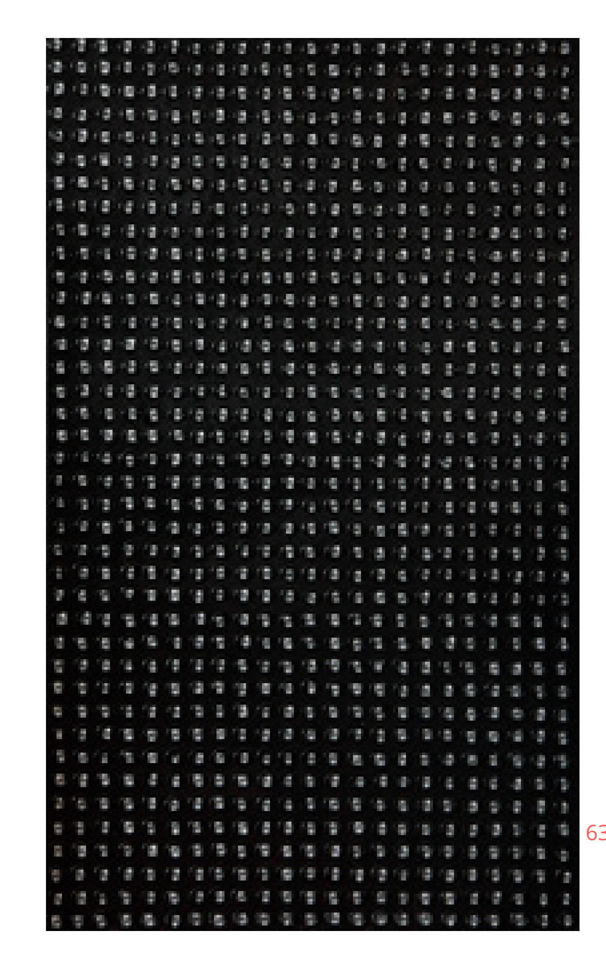
« La candeur de ces bustes surprend au milieu de l'orgie des tons purs… » Cette première description critique de Louis Vauxcelles des œuvres scandaleuses exposées par une jeune avant-garde lors du Salon d'automne de Paris en 1905, servira de définition à ce mouvement donnant la prééminence de son expression à la couleur… Elle lui donnera également un nom ou titre : le Fauvisme ! Les œuvres de Amine Bennis si on devait leur inventer une filiation pourraient avec aisance se revendiquer de cette révolution plastique dans l'usage de la couleur et de la nervosité expressionniste des larges coups de pinceaux juxtaposant ces couleurs au lieu de les fondre ou de les mêler. La figuration est libre et spontanée, presque brute et dévoile cerclés de tons primaires laissés à l'état pur des yeux dont on ne sait si ils nous regardent ou au contraire si ils nous laissent les regarder.



Hicham Benohoud

Sans Titre
2019
Photographies et technique mixte sur toile
117 x 70 cm

Hicham Benohoud est un auteur. Un auteur autobiographique. Sujet et Objet de son œuvre, celle-ci évoque, dit-il, « sa condition d'humain ». Aussi, sa matière première, est-elle la photo dite d'identité qui sert généralement pour des démarches administratives, ou autres documents d'immatriculation ou de répertoriation. Énoncée ainsi, on perçoit mieux la violence de nos sociétés qui n'ont pas attendu sa fictionnalisation à peine exagérée en objets littéraires ou cinématographiques dits d'anticipation. L'individu se retrouve ainsi classifié en fonction de diverses spécificités, dénomination, sexe, temporalité, géographie, etc. Une routine et un contrôle démultipliés à l'échelle planétaire et qui opère une dilution totale de ses caractères propres dans une masse informe et uniforme.



Hicham Benohoud utilise donc ses photographies comme une matière plastique qu'il noie ou englue dans une matière épaisse et stagnante qui immobilise définitivement les possibilités de transformation de l'élément constitutif choisi. Il le démultiplie également dans une accumulation sérielle qui dit la vaine et impuissante répétition de nos vies qui s'égrènent mornement et inutilement. Ces compositions bien plus plastiques que photographiques prennent l'apparence de monochromes unifiés ou uniformisés par l'usage d'un seul élément formel et chromatique.

Hamza
Ben Rachad

Sans Titre
Série peau indésirable
2019

Tirage numérique sur papier photo
60 x 60 cm

Hamza Ben Rachad est un photographe de Studio. Cette noble tradition du continent Africain qui ne cesse d'être réinventée, magnifiée parfois jusqu'à l'épuisement de certains effets, leurs redondances et des systématismes qui finissent souvent par la galvauder. C'est toute la problématique des confusions entre message, médium et de quelques effets qui réduisent la pensée watzlawickienne à un slogan simpliste malgré son efficacité. Aussi quand Hamza Ben Rachad investit ce procédé, son concept et ses pratiques dérivées, c'est pour une appropriation totale qui en renouvelle le champ des possibilités. Le jeune photographe travaille sur le plastique et sa plasticité. De cet élément hautement symbolique de nos ères de sur-industrialisation, sur-consommation et sur-uniformisation globalisantes et à l'obsolescence programmée, il s'empare totalement ! Texture, odeur, formalisme mais aussi jusqu'auboutisme et outrance poussée à son paroxysme sur l'utilisation et l'usage de ce polluant dont il constitue les décors, les costumes, les accessoires et l'intégralité de son dispositif de mise en scène dont l'artificialité s'ajoute aux artifices déjà éprouvés de l'exercice de la photographie de Studio pour un investissement innovant de ce classique de la jeune histoire contemporaine du médium sur notre continent.



Fake Roses
Série «La Désenchantée»
2010

Tirage fine Art 1/12
27 x 40 cm



Faire son deuil… Et pour seule consolation des fleurs…Parce que elles sont « périssables » ? et qu'elles nous rappellent comme des vanités de nous souvenir de mourir… Une fleur, c'est joli, puis une fleur ça fane, et ça devient le contraire de son prétexte originel, lugubres, on les appelle alors des pots pourris… Parce qu'il y a quelque chose de pourri en ce Royaume, ça s'appelle la mort et ça rode partout, surtout là où l'on ne l'avait pas prévu… Ainsi, c'est en accrochant ces fleurs artificielles, lors d'une installation aux Abattoirs désaffectés de Casablanca, comme pour les dédramatiser, au culot prétendre que c'est pas si grave tout ça, la mort on y passera tous, et alors ? Que Deborah se retrouve piégée par un *memento mori*, imprévu, ni désiré, ni invité… Les souvenirs, ses souvenirs dont elle prétendait ne garder le meilleur avant

que d'être submergée par le pire : la prise de conscience tardive ou refoulée, que ces souvenirs seront désormais et à jamais des souvenirs, des plus jamais, des attrape-poussières qui en s'éloignant ne retiennent que des inexactitudes, des incertitudes, des il y a longtemps que je t'aime dont ne subsiste que la pro#messe de ne jamais oublier…

Mahi Binebine

Sans Titre 2019

Cire et pigment sur bois
80 x 80 cm



Il y a comme une réconciliation dans ces deux corps en mémoire qui s'enlacent… L'œuvre de Mahi Binebine, qui exprime ses démons ou ses préoccupations par différents canaux d'expression, enchevêtre, tresse, dans une narration autofictionnelle, littérature et plasticité visuelle.
Chaque œuvre poursuit la précédente ou rejoint parfois plus tard, dans des sauts ou des va-et-vient temporels et géographiques, une confidence suspendue…
Ainsi, ses peintures de corps souvent enfermés, entament un nouveau chapitre, où la possibilité d'une libération, ou du moins un allègement des souffrances liées aux différentes natures humaines semble enfin percer un horizon.
Cela poursuit son œuvre littéraire, dont l'opus autobiographique récent dédié à son histoire paternelle, Le fou du Roi, a apaisé, exorcisé ou plutôt dénoué, certaines de ces brides qui tenaient encore enfermées, des rancœurs et des regrets.

Salaheddine Bouanani

Ghostliness #70
2019

Acrylique sur canson
65 x 50 cm

Salaheddine Bouanani est pharmacien mais aussi peintre portraitiste de talent. Ses autoportraits fonctionnent un peu sur le mode d'une psychanalyse. Support de son humeur du moment, ils varient sans cesse et sans s'épuiser. Cela est sans doute dû en grande partie à son métier de pharmacien exercé comme un sacerdoce en milieu rural, avec toutes les difficultés de ce contexte social marginalisé, paupérisé et méprisé… Aussi quand lors de ses fréquents allers retours entre son officine et son atelier situés tous deux dans la même maison, il est évident, qu'influencé, troublé et malheureusement souvent bouleversé par la situation de désarroi de ses malades, lors de son retour à son chevalet, la toile lit en lui son état du moment, comme lors d'une psychanalyse aux vertus apaisantes, exorcisantes voire même thérapeutiques…



Comme si ses deux identités de peintre et de soignant ne formaient que les deux faces complémentaires d'une même démarche.



Mounat Charrat

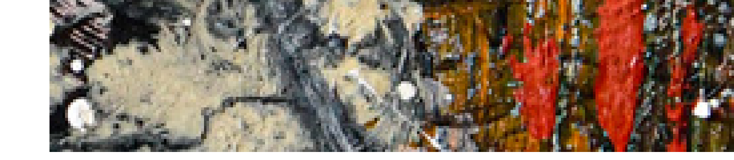
A new light
2019

Technique mixte sur papier
100 x 70 cm





L'œuvre de Mounat Charrat n'est pas sans rappeler celle, littéraire, de l'Afghan Atiq Rahimi. Dans sa tradition, les Syngué sabour ou Pierre de patience sont destinées à recueillir toutes les confessions du monde. Au-delà de cette métaphore tragique, la pierre, immémoriale, immobile est un élément géologique qui contient en lui toute l'histoire du monde. Pierre de lune, échappée d'un astre quelconque, ou tombée d'une comète, pierre volcanique dont la porosité contient le souffle des entrailles de la terre ou pierre précieuse dont l'éclat ne se révèle qu'à celui ou celle qui saura la deviner puis l'extraire pour s'en parer. De même sont les hommes… d'une condition aux apparences uniformes, ils devront s'individuer pour révéler aux autres leur nature et ses spécificités. Car on le sait bien, qu'aucune pierre ne ressemble jamais à une autre…



Sans Titre
2014
Acrylique sur papier
80 x 80 cm

Fouad Chardoudi



2014, année où Fouad Chardoudi réalise cette peinture est une année manifeste pour l'artiste. Elle signe son abandon résolu et définitif de la figuration pour embrasser une nouvelle ère dédiée à une expérimentation et un questionnement total et existentialiste du médium de la peinture. Épurer, déshabiller, déconstruire et rechercher l'essence qu'il nous dévoile peu à peu en débarrassant des sédimentations culturelles, des facilités rétiniennes et des travestissements cosmétiques sa toile et son objet. Le rapport de Fouad Chardoudi à l'art est spirituel, influencé par sa pratique personnelle du soufisme, il pratique une ascèse de plus en plus pure dans ses toiles, et cela grâce à une maîtrise qui a atteint sa pleine maturité et qui lui permet de nous livrer l'essentiel, ses richesses et ses beautés avec l'économie et la précision d'une vérité qui tend à l'absolu.



Sans Titre 08
2011-2012

Édition 1/5, Tirage Fine Art.
Papier Somerset Velvet 255g, /3 + 1 EA
60 x 90 cm,



L'œuvre de Abderrahmane Doukkane est certes multiple et vaste, mais si il fallait choisir un fil conducteur, voire davantage un champ conceptuel qui puisse unifier le sens de sa démarche, il faudrait alors considérer la ruralité comme leitmotiv à examiner non sous l'angle de la récurrence ou de la fréquence ou encore du prétexte mais plutôt sous celui de l'ontologie, de l'essence même de ce qu'il le constitue comme artiste et de ce qui constitue aussi plus généralement sa pratique dans la forme et le fond. Et il ne s'agit évidemment non là d'une célébration bucolique des potentialités contemplatives de cette vaste nature au défrichement péri-urbain et à la domestication fruste, mais évidemment d'une subversion hautement politique.

C'est donc au cours d'une de ses pérégrinations dans son terroir de Bouskoura qu'il s'arrête sur les palimpsestes portés par une ferme abandonnée, alors au cœur d'un travail de collecte des mémoires locales. Nous sommes en 2012, les printemps arabes sont encore porteurs de possibles et d'incertitudes, et même dans les campagnes marocaines, l'on rêve de Révolution...



Orchidée noire
2018

Technique mixte sur carton
77 x 107 cm

La peinture comme un geste, ou comme un poème, qui s'élancerait en toute liberté. Émancipé des contingences, des pesanteurs… La peinture pour rien. Sans aucune raison aucune justification si ce n'est pour le seul plaisir de donner des formes ou des couleurs à ses émotions, ses rêves, ses intuitions. L'inutilité, la non nécessité n'est-elle pas la plus belle des déclarations ? Le don sincère, sans contrepartie, n'est-il pas le seul qui vaille ? Et le don de soi, entièrement, sincèrement ne donne-t-il pas à cette générosité son innocence et sa pureté ?
La peinture de Youssef Douieb est à son image, un altruisme spontané qui fait danser en volutes ses couleurs sur le papier, et qui lui confère une aura personnelle de mécène de la scène contemporaine engagé.



Hassan Echair

Sans Titre
2018

**Serre joint métallique et corde noircie,
acrylique et pigment sur papier synthétique
37 x 100 cm**

Artiste mais aussi théoricien de l'art, Hassan Echair convoque toujours dans ses œuvres une multitude d'effets plastiques qui sont autant un questionnement sur les définitions et les contours des possibilités expérimentales de la forme qu'une métaphorisation de l'humanité à travers le prisme du geste créatif. En cumulant dans son mobile les effets de style et de matière, il parvient à un bavardage inaudible d'absurdité. Finalement, ne subsiste de l'œuvre que le silence d'une solitude inécoutée et sa vanité.
Finalement il ne subsiste à l'œuvre que la liquidité de son ombre, seule présence mouvante, fidèle presque palpable malgré son immatérialité...





Sans Titre
2013

Dyptique, Collage papier de riz
24,5 x 21,5 cm





Meryem el Alj est profondément et entièrement artiste. Explorant toutes les sciences — dans le sens d'une matière mettant en œuvre des théories conceptuelles et leurs mises en pratiques empiriques — qui composent cette science subjective, mutante et hybride qui démultiplie ses objets, leurs formalités et leurs esthétiques. Elle n'est au service d'aucune autre cause que celle-ci, elle ne se revendique d'aucune temporalité, d'aucun contexte non plus des différentes chapelles conceptuelles ou abstraites, classiques ou avant-gardistes. Sa pratique interroge les arts dits plastiques au cœur même de ses tentatives de définitions ontologiques et dans les champs infinis des possibilités médiumniques et techniques. Son langage protéiforme tutoie toutes celles de Babel. Sur son prétexte, la ou les carcasses, elle ne s'exprimera qu'avec économie, car cela n'est pas d'importance, ce qui compte c'est jusqu'à quelles limites et avec quelles nouvelles variations et leurs combinaisons pourra-t-elle continuer de renouveler ses représentations ? Son épuisement est-il envisageable… ? Abreuvée, comme elle le reconnait volontiers aux théories et aux pratiques de son mentor Claude Viallat fondateur du groupe Support/Surface, Meryem el Alj réussit pourtant à les maîtriser pour réussir magistralement à les personnaliser.

Zine Al Abidine El Amine

Sans Titre 2017

Technique mixte sur toile
55 x 32 cm

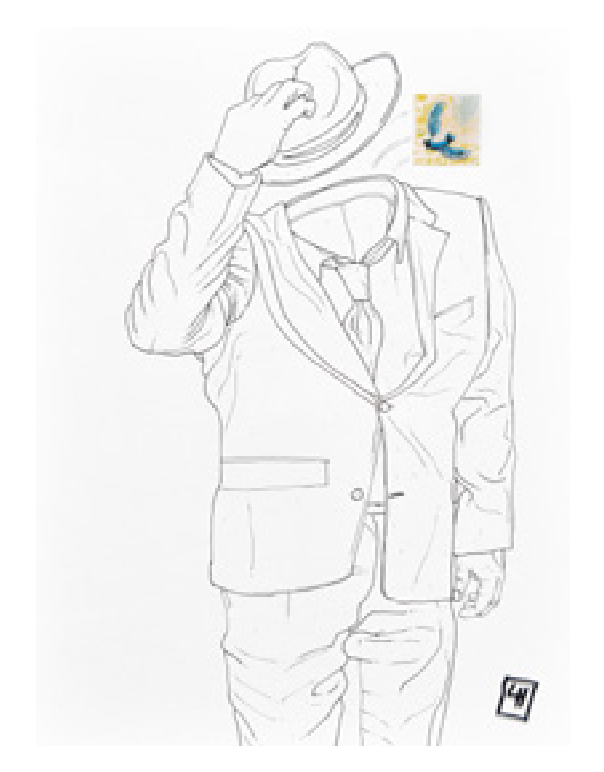
Zine el Abidine el Amine est l'un des fer de lance de cette École artistique (au sens de mouvement) des Doukkalas. Terre bénie par sa proximité au principal fleuve du Maroc, à un océan poissonneux, et à des terres fertiles, elle a vu naître grand nombre d'intellectuels et d'artistes tous médium confondus : Driss Chraibi pour la littérature, Albert el Baz en peinture et nombre d'hommes de théâtre, de chanteurs ou de chorégraphes inspirés d'un terroir riche en danses et en musiques populaires porteuses d'une grande charge narrative et fictionnelle. Si il fallait éclairer le style de Zine el Amine el Abidine à la lumière de ce contexte signifiant, il ferait apparaître une forme de narration où sont autant prégnants une palette chromatiques inspirée de l'environnement immédiat riche de la cohabitation de différentes forces telluriques, qu'une forme d'écriture mythologique mêlant différents récits traditionnels qui prennent la forme de contes, de chants ou de croyances énoncées localement. Ces différentes superpositions d'éléments signifiants et signifiés sont agencés par l'artiste avec une grande liberté et l'aisance maîtrisée des langages autant abstraits que figuratifs.





Tar el Friekh
2019

Dessin en feutre et collage sur papier
20,5 x 17,2 cm



Le dessin présenté par Hicham el Asri est idiomatique et métaphorique.
C'est une allégorie, une fable symbolique telle que la définit l'écrivain anglais Gilbert Keith Chesterton : « La fable est un alphabet de l'humanité qui a permis d'écrire les premières certitudes philosophiques, et pour cette raison, ses figures devaient fonctionner comme des abstractions algébriques… »
Ainsi, par un dessin simple, presque stylisé, El Asri réussit finalement à exprimer toute la complexité de notre société souvent qualifiée de schizophrénique.
En usant de l'adage local qui définit la folie, comme finalement un acte de délivrance en l'assimilant à la libération d'un oiseau en cage, l'artiste relève un de nos nombreux paradoxes.

Car cette maxime très imagée dispose d'une charge négative fortement prononcée et ne tient en aucun cas du compliment. Ce qui nous dit de manière très explicite que l'enfermement, l'aliénation dans des rigidités et des conventions sociales qui visent le conformisme, l'uniformité et combattent les individuations ou personnalisations pourtant porteuses de risques et de possibilités créatives, sont la norme majoritairement acceptée. Un constat des limites imposées par nous même ou autrui et qui empêchent nos ailes de se déployer, pour fuir, pour s'envoler…



Mohammed El Baz

United Artists
2019

Photographie couleur
105 x 70 cm



Mohamed el Baz est un bricoleur, on le sait bien, ses œuvres sont toujours des tentatives pour rafistoler le monde, raccommoder l'humanité, et cela notamment pour les rendre habitables, supportables et aussi éventuellement pour en embellir les aberrations, les disjonctions et les multiples dysfonctionnements… Depuis quelques années, et après avoir tout essayé ou presque, de l'émotion à l'empathie, des colères aux indignations, il focalise d'avantage sa création sur l'expression de sa propre fragilité, de ses doutes ou encore de ses souvenirs ou de ses épiphanies. Il est artiste et comme l'écrivait Becket : « il n'est bon qu'à ça ! » Aussi son travail met de plus en plus en scène cette condition particulière d'un prolétariat à qui il incombe de « sauver la beauté du monde. »

S'entourant de ses pairs qu'il fédère dans différents projets à géométrie variables (dont l'exposition-même objet de ce livre des *United Artists* !), il nous rappelle ainsi qu'unis, on est plus fort, peut-être, mais il nous rappelle surtout comme dans une vanité que l'art peut-être est surement notre dernière chance… Et cette armée émouvante et désarmée sur un toit, notre dernier rempart contre l'incurabilité et ses incuries…

Fettah El Haouss

Sans Titre 2019

Peinture sur toile
128 x 132 cm



Les peintures organiques de Fettah el Haouss pourraient aussi bien relever de l'art brut que d'un Arte Povera acclimaté de l'autre coté de la Méditerranée. On y retrouve la primauté d'une pratique organique et impérieusement viscérale qui s'affranchit totalement de l'importance généralement accordée à l'objet artistique et bientôt marchand qui en découle.
Fettah el Haouss, issu d'une ville au passé prestigieux devenue cité dortoir de paupérisation et de sinistrose généralisée, peint avec ce qu'il peut. Pigments naturels, supports divers en fonction du système D. du moment (chiffons, bâches, cartons...), il utilise uniquement l'eau salée de l'Atlantique pour laver ses toiles qui se rehaussent alors d'un éclat particulier. Son art est pauvre par nécessité mais surtout pour nous révéler l'essence et l'essentiel de la peinture sans bavardage et sans superficialité.

Mohammed El Mourid

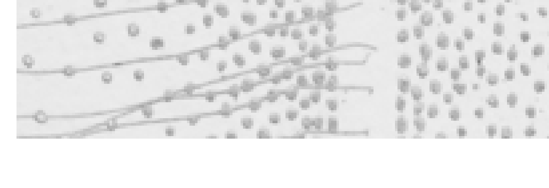
Sans Titre
2020

Tirage argentique sur peau de chèvre
70 x 70 cm



Mohamed el Mourid est un raconteur d'histoires. Un affabulateur de contes et de légendes. Comme dans la tradition des conteurs fameux, héritiers d'une certaine Shéhérazade dont l'imagination était une question de survie, il nous raconte des histoires dont on ne saurait déterminer si elles sont témoignage du réel ou reconstitution fantasmée. Son langage n'est pas le verbe mais l'image qu'il consigne sur des parchemins muets mais habités d'une présence en chair et en peau qui s'incarne (sic !) dans les nervures et les plis épidermiques de ses supports soigneusement tannés...

Il n'est pas indispensable de rappeler que notre pays a donné par extension son nom à tous les travaux liés aux peaux de divers animaux. Mais il convient de souligner que les histoires racontées par el Mourid ne sont pas seulement imaginées.
Tous les héros et les héroïnes qui peuplent ses œuvres ont vécu, rêvé et existé.
Privés de leurs histoires qui privent plus généralement de sa mémoire tout un pays, le travail de Mourid procède de la restitution de leurs destinées à un peuple dont les récits avaient été confisqués.



Eau forte originale 2006

Composition et Photographie, Édition 6/20
32 x 37 cm

Safaa Erruas

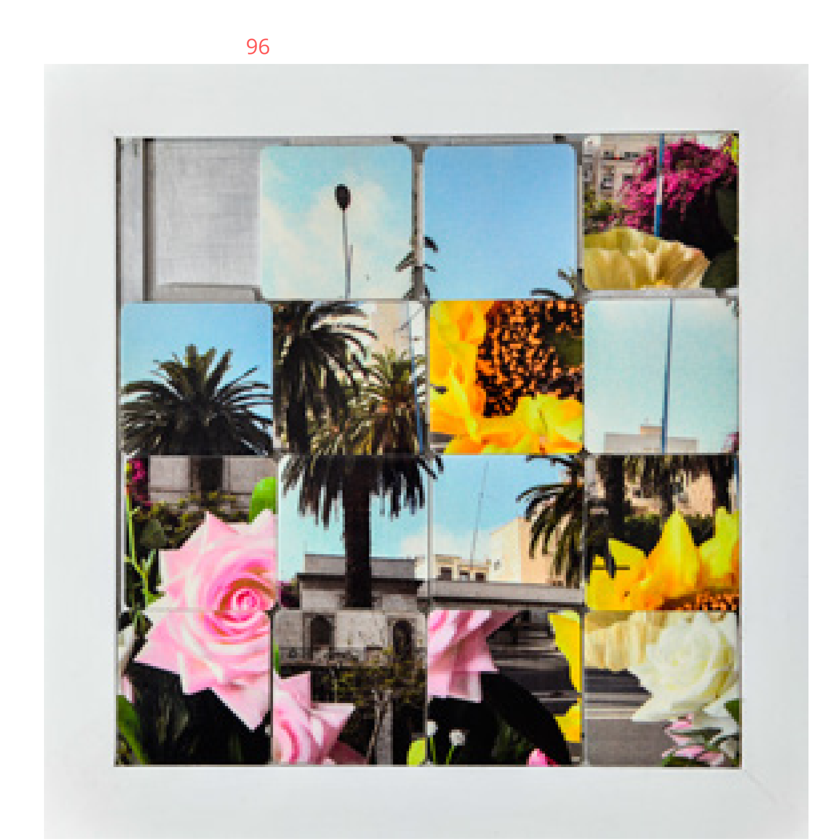
« There is a crack, a crack in everything. That's how the light gets in… »
Ces vers, célèbres, du poète Léonard Cohen pourraient parfaitement évoquer le travail de Safaa Erruas. Même le dernier poème de l'artiste semble être une oxymore qui réalise un négatif parfait à l'œuvre de Safaa. L'un chante *« You want it darker »*, alors que l'autre semble aller vers toujours plus de Lumière (« *Mehr Licht !* ») et de blancheur immaculée. « Soleil noir » déclamait Gérard de Nerval, Ying et Yang pour les spiritualités exotiques.
Oui et non, tout et son contraire…
C'est peut-être dans ces oppositions que les obsessions de Safaa Erruas seraient à questionner plutôt que dans les évidences formelles de nos propres projections.

De ce « *crack* », cette fêlure, s'énoncent toutes les profondeurs qui percent les apparences, sous la tranquillité des surfaces, quelques dangers… Oui il y a bien là une origine du monde, non dans son premier degré galvaudé, mais dans l'essence même de la création qui ne s'exprime que par des antagonismes aux liens de fraternité gémellaires mais opposés (ou sororités gémellaires pour ceux et celles qui y tiennent !), ces fameux frères ennemis qui ne sauraient exister sans l'autre qui les définit et qui ne nous révèlent la plénitude de nos complexités qu'une fois associés.



Puzzles
2018
Impression sur Aliminium
30 x 30 cm

Mohamed Fariji



Issu de la série Casablanca Fleurie, cette œuvre s'inscrit à la suite d'un travail performatif au long cours qui voit l'artiste engagé auprès de sa ville qu'il souhaite voir refleurir. En créant d'abord une serre participative au cœur de Casablanca puis en déambulant dans les rues des quartiers les plus excentrés en triporteur, armé de ses célèbres Bombes à graines, Mohamed Fariji s'investit dans un acte autant artistique, que citoyen et militant dans cette métropole devenue mégalopole anarchique, qui l'a vu naître puis grandir et à laquelle il voue une véritable passion. Dans un acte d'amour, il lui offre des fleurs mais bien d'avantage, ses tentatives de germination et d'embellissement sont les métaphores d'un engagement bien plus vaste en réponse au vide laissé par des politiques publiques inadaptées et insuffisantes quand elles ne sont pas inexistantes.

La forme ludique du puzzle que prennent ses œuvres permettent des reconfigurations infinies et personnalisées qui permettent au regardeur d'interagir avec l'œuvre sans jamais réussir à l'épuiser.



Sans Titre, Série : Qui est Joseph Anton 2012

Tirage numérique (N/B) sur papier baryté
30 x 40 cm



Dans cette œuvre, Mounir Fatmi lance une procédure de recherche et d'identification de l'ordre de l'enquête policière.
À la recherche du fugitif dont la mise à prix aura battu tous les records, l'écrivain britannique sous fatwa, Salman Rushdie, l'artiste multiplie les tentatives de reconstitution et la mise à jour d'indices ou de preuves qui permettraient de finalement déterminer l'identité trouble de celui qui se cache sous un intrigant pseudonyme. Joseph Anton étant la contraction des noms des écrivains préférés de l'auteur en cavale : Joseph Conrad et Anton Tchekov. Compilant les identités biométriques de l'un et de l'autre à celle de Salman Rushdie, l'artiste produit finalement d'inquiétants portraits qui prennent la forme de vanités… un *mémento mori* qui continue de planer sur l'auteur des Versets sataniques, et ce malgré la levée de la condamnation à mort fanatique, il y a quelques temps.




Zorba
2014

Tirage numerique fineart contrecollé sur dibond
50 x 50 cm

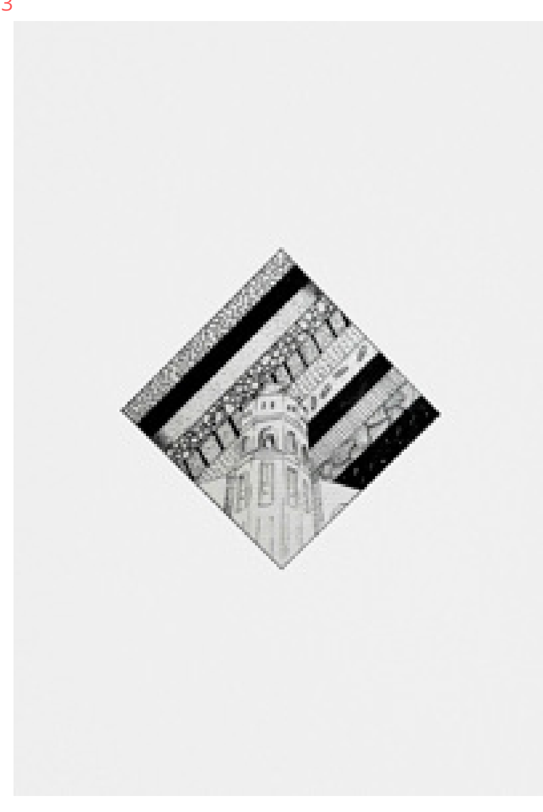


L'œuvre de Simohammed Fettaka est celle d'un poète. Quasiment d'ordre pataphysique, ses questionnements au monde accouchent de réponses où son imagination à la fantaisie douce-amère flirte autant avec l'absurde comme esthétique plutôt que comme raisonnement, qu'avec une fictionnalité aussi littéraire que théâtrale. Dans cette photographie qui accompagne une série de performances déambulatoires où l'artiste s'équipe d'une armure anachronique, l'on peut lire différentes nuances de l'altérité autant que de savantes références culturelles et historiques joliment déconstruites par un humour aussi lunaire que surréaliste. On y retrouve du dada et de la théâtralité. Mais on y retrouve encore et surtout toute la poésie baudelairienne d'un artiste engoncé dans ce costume absurde qui « l'empêche de marcher »

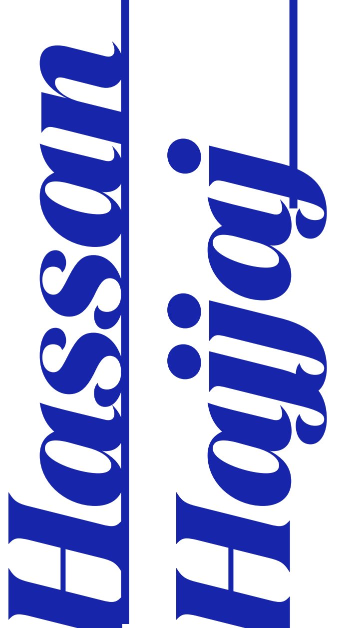


La Equitativa
2018
Encre sur papier
15 x 19,5 cm

Mohamed Haiti est un dessinateur.
Plus précisément un illustrateur. Il aime les silences de ce médium, son minimalisme, la fluidité des lignes, et les textures infinies hachurées ou griffonnées… Cela convient parfaitement à son intérêt pour l'architecture qui se construit d'abord dans l'espace de feuilles blanches, puis de calques, ou de papiers millimétrés, par croquis, puis en crayonnant précisément et à l'échelle les surfaces, les vides et les pleins. Aussi lorsque pendant sa Résidence à Green Olive située dans la ville de Tétouan où il fit ses études, il développe ses recherches autour des monuments patrimoniaux, son archivage est naturellement collecté par la technique du dessin qui lui permet de révéler tous les éléments à l'œuvre dans cet art majeur réputé premier par les arts. Les matières, les ombres ou encore les volumes sous-jacents à la forme apparente.







Carmen
2019
35 x 44 cm



Les portraits de Hassan Hajjaj sont pop, on le sait. Celui qui se faisait appeler Andy Waloo lors des prémices de sa carrière londonienne a toujours su jouer et se jouer des codes du genre. De par la sérialité systématique dans l'énonciation des différents corpus de son œuvre mais aussi de par l'usage de biens de consommations populaires dans le sens de la massification de la diffusion de ces objets qui deviennent alors culturels… De cette matière étudiée, historicisée et fertile qui se décline comme un courant autonome de l'art avec ses différents avatars : critiques, déclinaisons, détournements… Hassan Hajjaj a su s'emparer totalement dans une appropriation décomplexée et assumée. L'art dit pop est celui qui fit basculer le moderne vers le contemporain de par ses procédés de citation, de vulgarisation et plus généralement par les possibilités diverses offertes à l'œuvre par de nouveaux procédés de reproductibilité. L'art de Hassan Hajjaj procède également du même mécanismes dynamique mais local. En faisant des contrefaçons et du kitsch des supports esthétiques décomplexés de l'art contemporain, il replace notre fameuse boîte de tomates concentrées à la même table que la fameuse soupe *Campbell's* warholienne dont elle partage différents ingrédients conceptuels et matériels.

Nabila Halim

Wig
2017

Tirage numérique sur papier glossy contrecollé sur pvc (ou alu)
100 x 74 cm



Peut-on comprendre l'image que nous donne à voir Nabila Halim ? Pourquoi sa puissance évocatrice tient-elle plus de l'immédiateté des sensations et des sentiments que d'une construction analytique et réflexive ? Vouloir l'écrire serait une paupérisation qui tient de la vulgarité, entendre la polysémie de ce mot au passage, évidemment. C'est que cette photographie est épidermique, elle engage autant l'apparence que l'essence de la constitution humaine. Ne dit-on pas d'un être cher pour le protéger qu'on ne laissera quiconque toucher un seul de ses cheveux ? Ne couvre-t-on pas cette extension de notre peau tant pour sa préciosité que son extrême intimité chargée autant d'éros que de thanatos ou de pathos quand dévitalisée, blanchie, ou en chute libre, la chevelure se flétrie et nous avec.

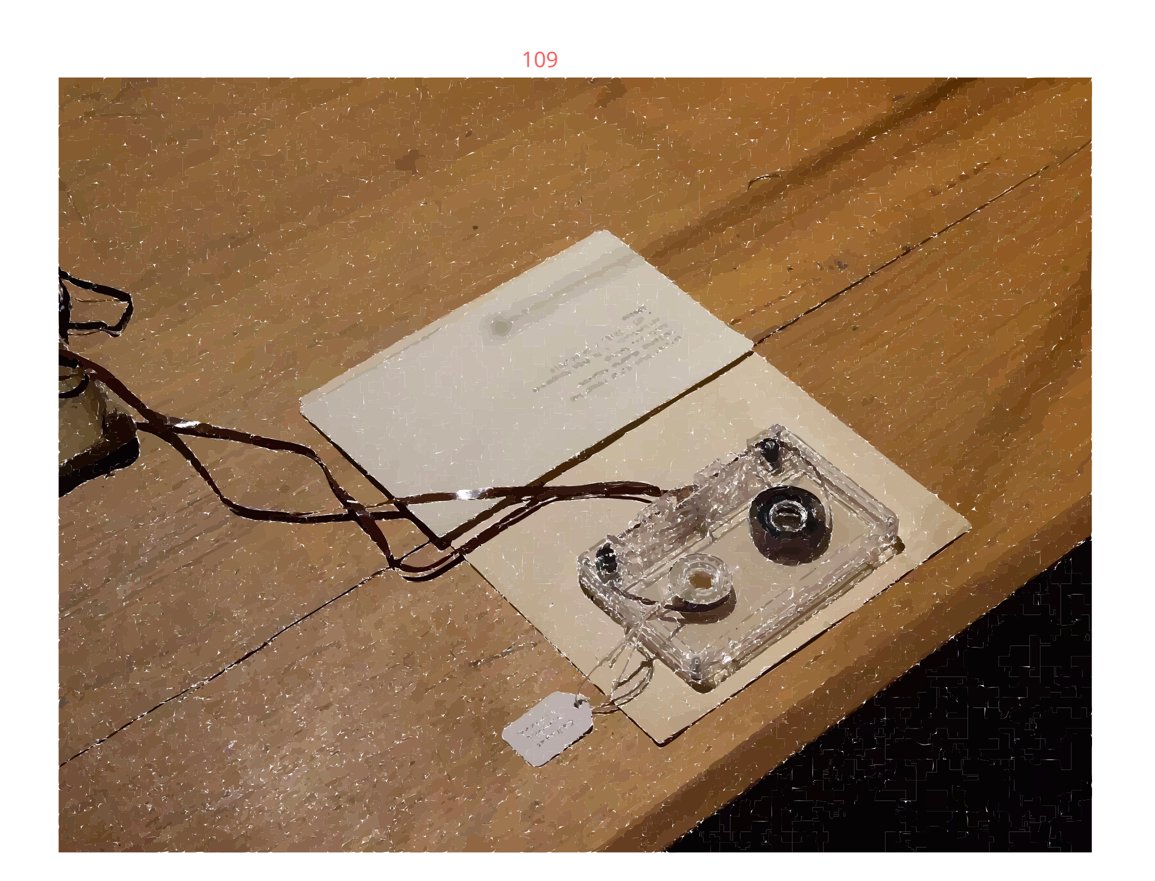


Mais la charge particulière et bouleversante de ce mystérieux cliché provient sans doute aussi de son éclatant aveu d'une vérité. Celle de Nabila Halim, partie, à Jérusalem, dans un territoire complexe et inconnu, croyant y trouver une quelconque altérité, elle se retrouve elle-même, et son histoire, et son passé. Cette photographie nous touche car il ne s'agit nullement d'une autobiographie mais d'une autofiction, universelle et universellement perceptible car elle nous dévoile malgré l'artifice représenté, le cœur même de l'humanité.

Abdellah Hassak

Création sonore

De la musique avant toute chose, écrivait Paul Verlaine pour définir L'art poétique. Et que serait une exposition muette, qui se donne à voir mais sans bruit, fut-il de fureur ou plutôt méditatif, dans sa composition et ses harmonies. L'œuvre sonore que nous propose Abdellah Hassak est un peu de tout cela, et davantage elle est aussi dansante mêlant poésie du désert, ondoiement moyen-orientaux ou encore percussions rythmées venues d'Afrique, qu'il sait subtilement accorder dans une performance autant visuelle que sonore…
Œuvre éphémère, elle pose la question de sa conservation, de sa re-monstration… de par son unicité, elle ne pourra être rejouée que dans nos souvenirs, dans nos cœurs, à chaque fois différente dans l'appropriation personnelle que nous en ferons… Et c'est déjà beaucoup !



Mohssin Harraki

The world under the table
2011
Vidéo 07’52”



Mohssin Harraki, lorsqu’il raconte son arrivée en France, se souvient de plusieurs chocs que l’on pourrait qualifier de culturels, qui infléchiront définitivement sa pratique. Il le dit lui-même : « Croyant quitter le Maroc, les poches pleines de mon apprentissage académique aux Beaux-arts de Tétouan, je me suis retrouvé pauvre, démuni à mon arrivée dans un monde conceptuel où ma maîtrise formelle n’avait que peu de valeur… » Aussi met-il en scène, lors de son retour au Maroc, ses adieux officiels à la peinture… Pourtant cette appétence pour des formes et des médiums artistiques réputées plus contemporains, moins classique n’a pas attendu son arrivée à Dijon, peut-être, tout au plus cette confrontation civilisationnelle a-t-elle révélé plus nettement, un penchant naturel. En effet dès son premier exercice autour du portrait au Maroc, il avait substitué

à la représentation figurative, une courte vidéo qu’il jugeait bien plus expressive. C’est que Mohssin Harraki a une vision critique d’une grande acuité lorsqu’il s’agit des enseignements scolaires. Vision critique censée être finalement le résultat escompté des études que l’on nous inflige.
Aussi Mohssin expérimente régulièrement et plastiquement ce qui est contenu dans les apprentissages souvent porteurs d’idéologies nationales pour ne pas dire nationalistes. Des manuels scolaires, il mesure scientifiquement différents caractères physiques. En mathématiques, il pose des problèmes insolubles où les inconnues se multiplient lors de raisonnement par l’absurde dont on ne perçoit pas toujours les finalités. Enfin, lorsqu’il étude en géographie, la représentation du monde, son ébauche défie les éléments gravitationnels usuellement convenus.

Saad Hassani

Corps singuliers
1984

Gouache sur velin d'arche
45 x 55 cm

Ce dessin inachevé de Saad Hassani fermera momentanément sa période bleue et figurative connue sous les noms des Corps singuliers. On peut évidemment penser aux fameux nus Matissiens dont ils semblent s'inspirer entre hommage et clin d'œil, mais la référence la plus éloquente pour rendre de l'impression ou de l'émotion suscitée par ce précieux dessin, réalisé sur un support tout aussi délicat, vient du célèbre poète, bien plus que chanteur français Christophe. Dans ses Mots bleus, il déclame ainsi : « Je m'élance et puis je recule | Devant une phrase inutile | Qui briserait l'instant fragile | D'une rencontre... » et cette fragilité, cette hésitation qui marque essentiellement de la considération se lisent dans la légèreté aérienne de cet instant suspendu auquel l'artiste s'apprête enfin à donner une suite...



Bouchaib Habbouli

Figure
2016
Technique mixte sur papier
80 x 65 cm



Bouchaïb Habbbouli, peintre au croisement historique des modernités tardives et du contemporain est un artiste important de notre jeune généalogie nationale, sa pratique est essentielle à considérer pour comprendre les différentes étapes successives empruntées par les principales écoles ou catégories plastiques qui se sont fait jour sur notre territoire depuis son indépendance. Considérer son parcours est réellement une chance pour comprendre d'une part l'histoire de l'art au Maroc et ses évolutions, mais c'est aussi appréhender par le biais des esthétiques et des formes l'histoire moderne puis contemporaine de notre nation. Aussi l'objet de ses recherches a embrassé pleinement les préoccupations significatives et successives du monde et en particulier du monde non-aligné et panarabe, comme il a pu également varier formellement en fonction

des possibilités expérimentales qu'il a pu approcher ou éprouver. Sa période la plus contemporaine rejoint comme toujours les recherches les plus actualisées de la peinture, en s'emparant notamment de la figure humaine, comme outil fictionnel et plastique. De plus en plus abstraites, ces figures ou autoportraits prennent désormais l'aspect de paysages accidentés où grâce à son utilisation innovante de l'huile de vidange comme matière pigmentaire, ces figures se révèlent avec la profondeur et toutes les sédimentations exhumées par cette quête quasiment archéologique.

Demain tout ira bien
2019

Sérigraphie sur papier
110 x70 cm





L'univers de Laila Hida n'est pas que photographie, il est aussi écriture, sous la forme de bribes intimes ou d'aphorismes. Il est aussi, depuis quelques années, constitué d'un intérêt pour la mise en espace, cela est patent dans son lieu culturel hybride qui mélange pensées, expositions ou encore résidences, comme il était déjà notable dans son travail plastique qui mélange souvent en installations ces trois intérêts combinés. L'œuvre présentée ici fait partie d'un nouveau cycle créatif : Tout est temporaire, dont cette sérigraphie pourrait être le manifeste optimiste, généreux et joyeux. Oui, Tout ira bien demain !

Etude pour un générateur de vortex 2019

Dessin crayon sur papier
36 x 28 cm





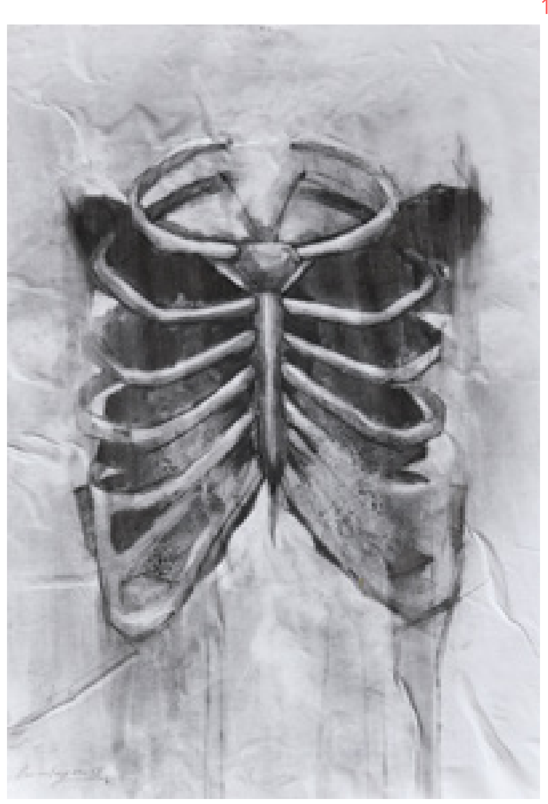
Cette étude exceptionnellement extraite de ses précieux carnets de voyages ou de dessins, annonce une nouvelle ère dans le travail de Maria Karim. À Marrakech, ses personnages androgynes, au regard toujours abyssalement ouvert sur un néant ou peut-être une galaxie infinie nous attiraient à leurs dangers. Ne dit-on pas que les yeux sont les fenêtres de l'âme ? Irrésolu, malgré leur fixité, polysémique malgré leur silence, il est impossible d'épuiser la peinture exclusivement portraitiste de l'artiste.
À Rabat, ses *Évaporées*, semblaient être extraite d'un temps passé qui nous ouvrait à de vertigineux voyages dans le temps dans on pressentait, troublé, la non linéarité, la concomitance ou peut-être le parallélisme de différents espaces temps qui entrechoquent futur, préhistoire et éternité.

Dans ce dessin préparatoire, dépouillé de l'omniprésent Bleu de Prusse, couleur unique et monochromatique utilisée par l'artiste, il est saisissant de noter que ni son format réduit, ni son économie colorimétrique ni encore le minimalisme du procédé de représentation contenu dans les contours seuls de ce personnage en médaillon n'altère la puissance dérangeante et questionnante de l'univers de Maria.

Effet-Papillon
2019
Fusain sur papier
50 x 70 cm

Comme un papillon en cage… thoracique !
Du cocon, à la chrysalide et avant l'envol…
Cette force s'époumone quelque part
en nous, entre le cœur, et la foi.
Pardon, le foie…
Et un jour, ou peut-être une nuit, l'éclosion
se fait. Pourquoi ? Comment ? C'est là tout
le mystère de l'effet papillon. Un battement
d'aile quelque part, et alors tout tremble en
nous, jusqu'à la libération de forces jusque
là enfouies, inconnues…
Le dessin de Karim Largou nous évoque
tout cela, les métamorphoses qui chassent
les trop tard, et les accidents inattendus
qui tombent à pic. Pardon, qui s'élèvent
en volant…



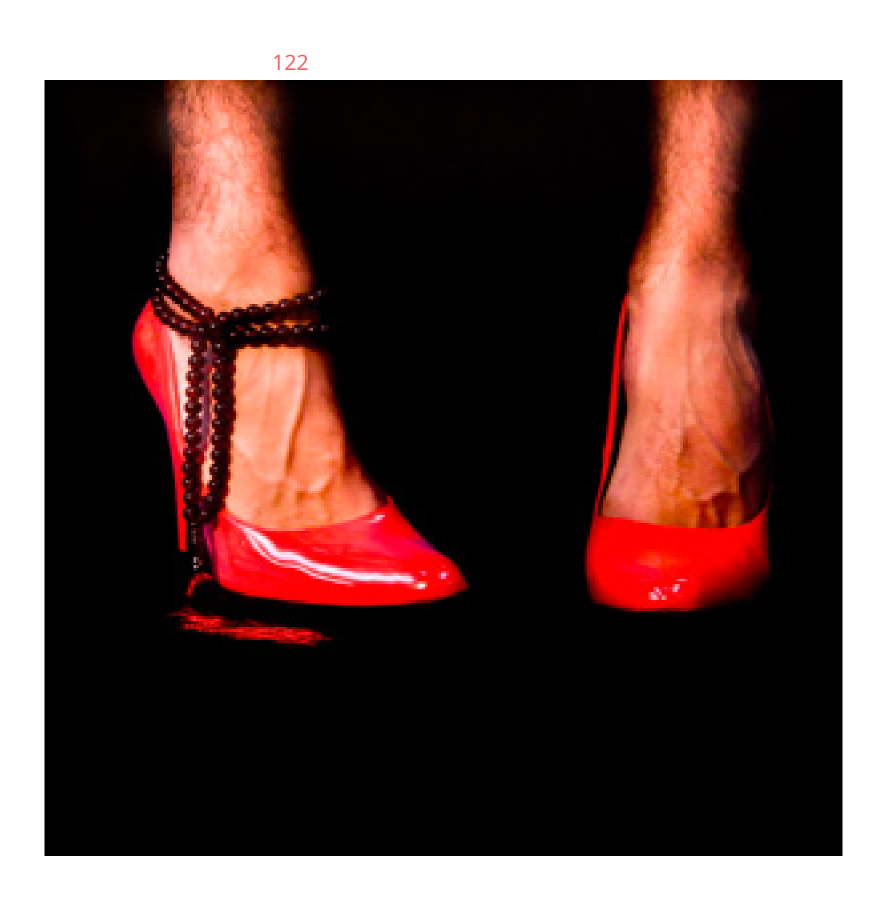


Karim Largou

Mehdi-Georges Lahlou

Sans titre-bas
2009

Tirage numérique
60 x 60 cm



Si l'on devait l'étudier en la décomposant, comme on le fait souvent dans l'exercice académique des analyses de l'image, cette photographie fabriquée par l'artiste Mehdi-Georges Lahlou, elle ne pourrait dans sa description que nous évoquer rejet et répulsion. Des escarpins sexy et glamour rouge sang au lustre ultra-brillant, oui mais avec dedans des jambes dont on devine une certaine virilité par leur pilosité ostentatoire. Un symbole de piété pour égrener ses heures et ses croyances, oui mais ici presque foulés du pied.
Ces anachronismes ainsi isolés et froidement répertoriés et qui paraissent ainsi dérangeant dans leur énonciation, ou par l'évocation qu'intuitivement on en visualiserait ne décrivent pourtant en rien la beauté, la grâce et l'harmonie de la mise en scène de Mehdi-Georges Lahlou.

Car chez cet artiste tout respire la légèreté, la joie et le raffinement esthétique.
Cette photo pourrait en être le manifeste car finalement, dans ces chaussures délicatement cambrées, c'est la fragilité de la posture qui nous émeut, et dans ce chapelet joliment noué, c'est un lien encore plus intime qui nous est révélé.
Mehdi-Georges Lahlou est un artiste dont l'extrême élégance est d'accepter tous les possibles, mieux il en fait des manifestes de tolérance à l'esthétique pleine d'un charme mutin et d'une séduction contagieuse par son humour et sa générosité.

M'hammed Kilito

Salle de jeux à Tafraout 2017

Tirage numérique sur papier fine art Hahnehmuhle 280 grs
40 x 60 cm

Ailleurs, l'obsolescence est programmée, mais sur cette photographie de M'Hamed Kilito, elle nous interroge…
Le temps est-il le même partout, a-t-il la même valeur, dans tous les sens que peut revêtir ce terme… ? Dans cette salle de jeux, capturée dans une bourgade éloignée des campagnes marocaines, ce temps semble immobile, hors de porté de l'impermanence matérielle, spirituelle et idéologique qui fait tourner le monde. D'autres mondes. Ils se rencontrent parfois à un instant T et en des lieux de Rendez-vous aussi improbables qu'inattendus. MC Solaar chantait surement au moment de l'improbable rencontre de la modernité avec l'imperturbable Salle de jeux de Tagraout son célèbre Tube désormais démodé : Obsolète. « La présence d'un passé omniprésent, n'est pas passé… »

C'est peut-être là tout le sens et l'anachronisme du célèbre slogan du Royaume qui veut acclimater la Tradition avec la modernité, une dialectique qu'il reste à interroger comme le fait cette œuvre de Kilito aux couleurs surannées…

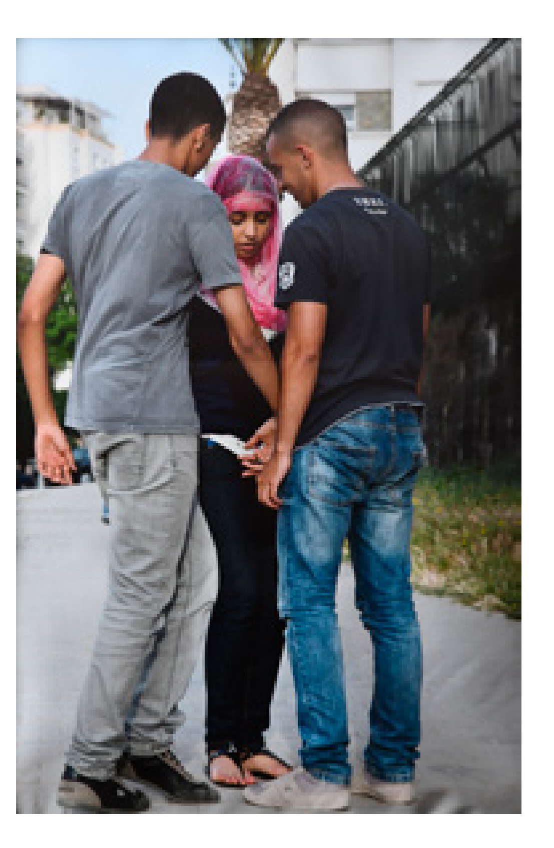


Randa Maaroufi

Sans Titre 1
Série Reconstitutions
2013

Tirage couleur contrecollé sur aluminium
105 x 70 cm

Entre performatif et théâtralité, cette série de photographies réalisées par Randa Maroufi, alors encore étudiante en Art, procède du *Reenactement*. Différente de la reconstitution, tout en s'appuyant de la même façon sur une étude documentaire mêlant iconographie, bibliographie et d'autres formes possibles de collectes d'informations, elle permet une réappropriation sensible de récits ou de de différentes situations permettant parfois de réparer, ou souligner un défaut ou manque dans les reconstructions ou consignations souvent idéologiques de certains événements passés. Ici, l'artiste, rejoue sans rechercher la similarité ou l'exactitude, un corpus d'images ayant trait au harcèlement sexuel dans l'espace public dont sont le plus souvent victimes des femmes. De ces images collectées par une recherche iconographique sur Google, elle réinterprète certaines postures, des accessoires vestimentaires en les replaçant dans son propre contexte. Son angle de vue se fait également plus frontal, et l'échelle de représentation finale est quasiment de taille réelle... La confrontation à ces reconstitution, comme en sont réalisées parfois par la justice et la police de certains événements criminels, est alors physique, inévitable... Insoutenable !



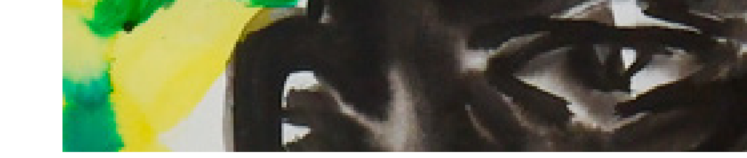


Sans Titre
2013

Tirage numérique
110 x 164 cm



128 S’agit-il d’un jeu d’enfants, ou quelques chose de plus dramatique se noue-t-il dans ce simulacre d’enterrement ? Fouad Maazouz a bien raison de remarquer de ses photographies qu’elles se laissent lire autant qu’elles nous lisent différemment en fonction des humeurs, des contextes et des jours qui passent. Ce fameux temps qui passe et auquel Fouad Maazouz confère de l’immortalité en fixant certains instants sur différents supports mais toujours avec pour seules nuances celles du noir et du blanc. Ce procédé, dit-il donne une indétermination à le temporalité à laquelle appartient ce moment et inscrit sa lecture dans une éternelle possibilité d’advenue, loin des modes et de leurs indicateurs qui figent l’œuvre dans une obsolescence peut-être mais surtout dans une historicité figée qui finit par la paupériser… Oui le temps passe, et dans notre regard devenu adulte, on ne sait plus très bien lire ces jeux d’enfants…



Omar Mahfoudi

Les égarés 2019

Encre et acrylique sur papier
150 x 118 cm



Quitter la ville... Pourtant c'est surement des dangers du Détroit qui font rimer la ville mythique de Tanger que Omar Mahfoudi se trouve si riche de récits mythologiques ou inventés, d'une mythomanie littéraire qui mêle fiction, fantasmes et fantaisies. Des personnages aussi hauts en couleurs, qu'en poésie échappés de la folie et de la mégalomanie de quelques Égares. L'Hubris particulièrement créatif qui caractérise la faune de Tanger peuple d'imaginaire tous ceux qui l'habitent autant qu'elle continue de les habiter.

Quitter la ville... Par le seul pouvoir de son imagination et de sa volonté. Recréer, non, créer des jungles comme le *Douanier* Rousseau savait les représenter d'une promenade pourtant urbaine et circonscrite au seul Jardin des Plantes de Paris.

Omar Mahfoudi donne corps à des personnages qu'il a peut-être inventés ou rêvés, en les entourant d'exotisme et d'une luxuriante nature toute aussi fantasmée. Se faisant, il trouble notre contemplation, nos perceptions par une évocation dont l'étrangeté nous apparait par fugacité, comme un rappel discret de nos constructions personnelles de l'altérité et des représentations possibles que l'on pourrait leur donner.

Mehdy Mariouche

Hammam diaries #5
2019

Tirage sur papier fine art.1/5 éditions
54 x 54 cm

Objet ultime de fantasmes exotisants et exogènes, le Hammam dans ses perceptions locales n'a pourtant que très peu à voir avec l'imagerie lascive, perverse et totalement érotisée qu'en espèrent les touristes aux appétits dévoyés… Ceux-là même qui espèrent démystifier sous les voiles autre chose que de l'humanité… Comme le note l'artiste Mehdy Mariouch, le hammam est le lieu d'une extrême intimité partagée dans ce qui relève de l'espace public. Comme dans toute agora, des règles tacites, et des pactes ancestraux garantissent le bon voisinage entre des corps fragilisés par le dénuement, tout en étant très démocratiquement placés dans des termes égalitaires de non-apparat. Lieu des confidences, lieu certes des premiers émois de la découverte : c'est un lieu d'apprentissage et de socialisation.

Un rituel, plus qu'un rite de passage, qui introduit tous les gestes importants de la vie : ablutions, purification mais aussi éloge des corps et du bien-être comme dans les cérémonies prénuptiales par exemple. Le rituel du hammam a ses codes précis, inviter quelqu'un à partager ce moment est un signe d'amitié et de respect. Véritable microsociété protégée par des totems et préservée des tabous, c'est aussi un lieu mystique, riche d'une grande variété de superstition et d'instants de poésie. Et c'est toute cette sociologie du commun que Mehdy Mariouch réussit à capturer dans ses clichés.





Sans Titre
2019

Dessin stylo sur papier
65 x 50 cm





Hicham Matini est un artiste submergé par la sensibilité à l'image médiatique. Il tisse un lien subtil entre l'identité, le symbole et sa traduction médiatique. Sa méthodologie analytique expose les paradoxes de l'image stéréotypique. Il utilise ainsi régulièrement le motif du glitch dont les ondulations viennent perturber ses œuvres autant qu'elles leur confèrent une texture bruitiste qui se réplique en échos ondoyant et proliférant qui brouillent et colonisent l'intégralité de son espace de représentation. Sur ce fond en arrière-plan, autant conceptuel que formel se découpe un sujet central dans une composition hautement contemporaine par son sujet mais qui sait se jouer de certains codes historicisés de la peinture classique quand à ses techniques de représentation. Non son ironie, son dessin double la révélation prophétique de Marx qui fait de la religion l'opium des

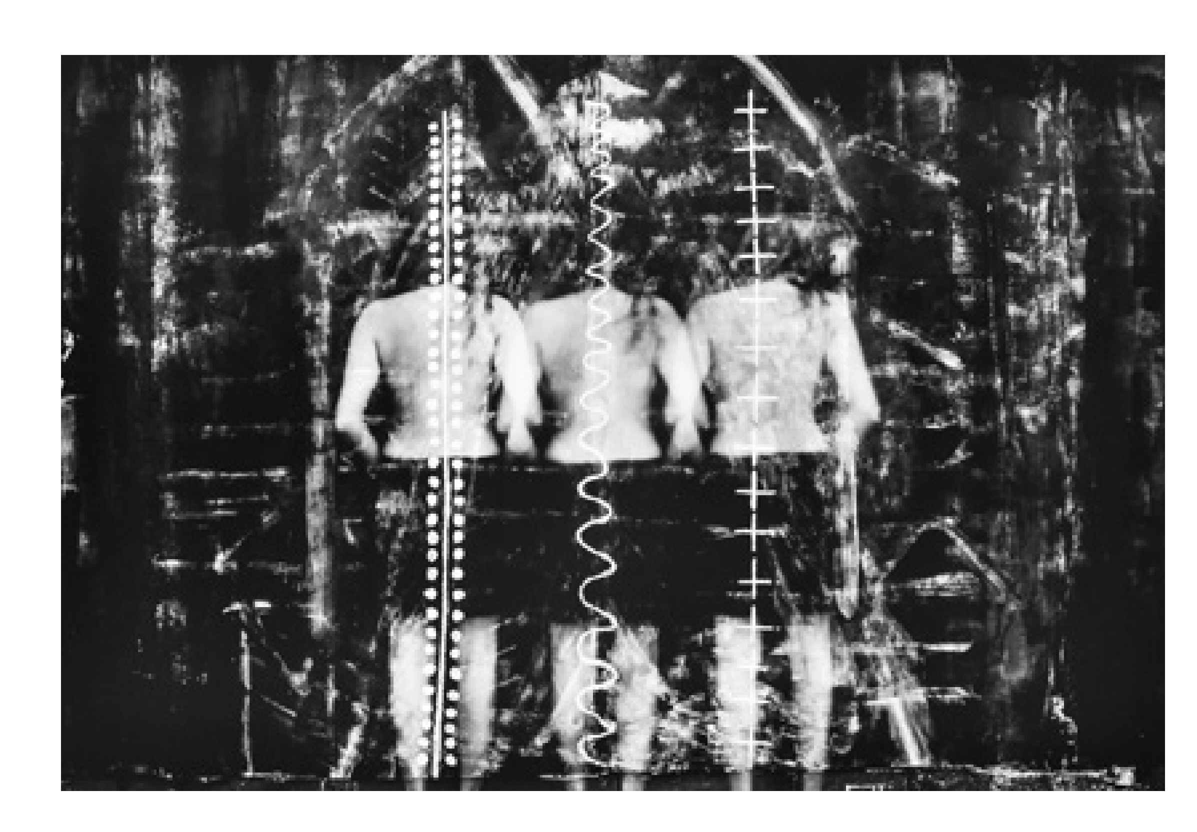
peuples par une critique personnelle et actualisée des nouvelles idoles que l'Humanité s'est créée : comme ce téléviseur, symbole de toutes nos sur-médiatisations, venu remplacer depuis le siècle dernier notre dépendance aux mysticismes et nos besoins de transcendance par des constructions simplistes et faciles.



Aouchem visage 1
2017

Tirage EA 1\2 . (épreuve d'artiste)
50 x 30 cm





Safaa Mazigh est une photographe dont le travail est purement autobiographique. Un récit personnel qu'elle livre totalement, en dépouillant son récit de tous les artifices. Nue, non apprêtée et laissant librement transparaître toutes ses émotions, mêmes celles d'habitude inavouables qui finissent par nous étouffer de leurs secrets. Sa photographie est un cri primal qui traverse les âges, les emprunts à la cultures, et ceux à la société, il porte notre nature sauvage, celle indomptée, qui rejaillit lorsque livrés à nous mêmes, nous replongeons dans l'essentiel, le vital qui nous interroge et nous constitue.
Dans ce nouveau travail, Safaa Mazigh interroge deux autres constituantes de son identité, la sémantique de son nom qui porte clairement son appartenance culturelle à un groupe social déterminé, et aussi certains attributs physiques

particuliers qui lui sont liés... Le tatouage comme support de récit communautaire mais aussi comme allégeance à certains rituels dits de passage qui réaffirment ostentatoirement cette appartenance. Encore plus profondément, l'artiste fouille dans l'inconscient collectif de son passé, et en traversant même au-delà, son enveloppe corporelle pour nous laisser voir encore plus profondément si cela était possible, les nuances de son intériorité.

Yvanovitch Mbaye

Enfance perdue

2019

Encre de chine, marc de café et stylo
42 x 30 cm

Deux enfants jouent. Ils pourraient être amis, frères, cousins, ou peut-être voisins… Dépourvus de tout signe distinctif, ils partagent un langage commun et universel : celui des jeux d'enfants. Ce que l'artiste Yvanovitch Mbaye célèbre dans ses dessins c'est la possibilité et la croyance d'une humanité réconciliée, apaisée dont les échanges sont fluides, évidents, bienveillants. L'enfance est un lieu du possible, elle nous rappelle qu'avant d'être. Qu'avant de brandir des identités, des spécificités ou des différences, il y eut d'abord un avant, celui de l'innocence qui nous rend confiant dans nos aptitudes à converser avec l'universel. Et tout le reste n'est que constructions absurdes et encombrements inutiles d'une réflexivité qui en plus de tuer l'enfant en nous, affaiblit nos capacités intuitives à la tolérance et à la paix.

Mohamed Melehi

Sans Titre
2019
Technique mixte sur toile
90 x 100 cm



Ecrire sur l'œuvre de Mohamed Melehi tient désormais autant de l'honneur que d'une réelle gageure. Célébré depuis maintenant un demi-siècle, internationalement, à travers des expositions et des publications de grande qualité, il devient difficile de se mesurer ou d'augmenter les nombreuses études dont il a fait et continue de faire l'objet. Aussi solaire que ses œuvres ondoyantes et vibrantes de couleurs, aussi généreux que les formes arrondies et féminines qui se courbent sur ses œuvres et avec la constance têtue de sa sagesse puisée notamment dans la pensée zen où la répétition, la calme concentration ne s'acquièrent qu'avec la patience et la maitrise apaisée du geste.

Mohamed Melehi a l'élégance cosmopolite de ceux qui savent créer et imposer leur chance et leur talent. Enfin sa présence parmi les *United Artists* nous rappelle son engagement d'abord académique auprès de l'École de Casablanca, puis citoyen lorsque il se dédie à l'organisation et la structuration de la scène marocaine en y implantant notamment le célèbre Moussem d'Assilah, et enfin plus généralement son humanisme inépuisable qui le trouve au rendez-vous de toutes les causes philanthropiques qu'il soutient avec constance et modestie.

Fatime Zohra Morjani

Sans Titre
2018

Fibres végétales et acrylique sur bois
30 x 30 cm



L'artiste Fatime Zohra Morjani propose une série d'œuvre intitulée Taxidermie du paysages… Oui, cette pratique de conservation du vivant pour sa monstration mais aussi sa préservation. Or finalement ce que Fatime Zohra Morjani étudie patiemment, récolte et déshydrate pour en garder une mémoire formelle tient d'un exercice plus conceptuel que de l'ordre de l'apparence épidermique dénotée par l'étymologie de la technique taxidermiste. Son œuvre est aussi essentielle que notre paysage qui se réduit justement en peau de chagrin ! Car tout le problème de la taxidermie est son caractère immuablement désespérée, car elle intervient à un moment *postmortem*, soit quand il est déjà trop tard…

Mohamed Mourabiti

Sans Titre 2019

Technique mixte sur toile
100 x 100 cm

Mourabiti est un peintre qui fait corps et âme avec la ville de Marrakech. Ses couleurs chaudes, sa spiritualité, sa généreuse hospitalité, ou encore sa sensualité. Ses œuvres personnifient totalement cette ville impériale, carrefour de l'Afrique dont le degré de civilisation culturel est d'un raffinement qui touche à toutes les disciplines. Les tonalités de ses toiles sont souvent à dominantes terreuses avec toutes les richesses de leur nuances qui vont du rouge à l'ocre. Un trait du ciel majoritairement bleu dans la région vient rehausser par contrastes une harmonie maîtrisée qui révèle des formes arrondies en coupoles qui suggèrent autant les architectures ancestrales de la médina de Marrakech mais aussi des villes millénaires dispersées aux alentours, que parfois des formes féminines dans une célébration de l'hédonisme qui fait le charme et la gouaille de l'ensemble de la région.

Khalil Nemmaoui

#13, Série maison de l'arbre 2010

Photogrraphie couleur
115 x 115 cm

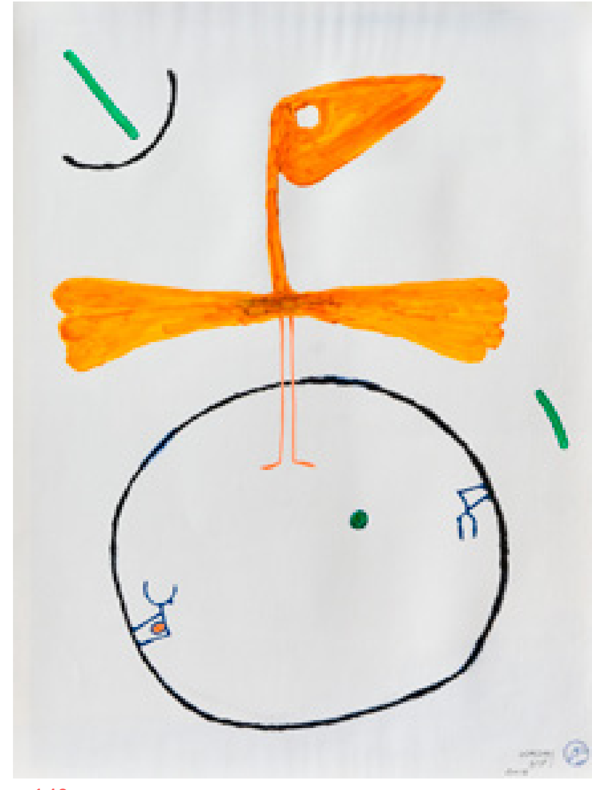


Les clichés de Khalil Nemmaoui sont plus qu'un instant fugace, ils tiennent davantage de l'arrêt sur image. Pause. L'action est en suspens mais dans l'air est encore palpable de la poussière d'avant et déjà, l'orageux après.
Dans cette série fameuse de la Maison de l'arbre, on croit percevoir les échos d'un possible Nouveau Western, comme le chantait Mc Solaar.
Pourtant il s'agit de la campagne paisible entourant l'enfance du photographe, mais c'est là toute la magie du cinéma que de nous faire croire d'un western spaghetti qu'il se déroule réellement en Arizona.
Khalil Nemmaoui sait user de cette magie là qui nous transporte le temps du film que l'on s'en fait d'une image fixe à des imaginaires dont il reste à repréciser soi-même, qui est gentil, et qui est méchant, et quelle place occuper soi-même dans ces souvenirs qui emmêlent réalité et fiction.

Abdelkrim Ouazzani

Sans Titre
2018
Technique mixte sur papier
67 x 87 cm





On prête à Picasso la très jolie formule selon laquelle il aurait eu besoin de « toute une vie pour peindre comme un enfant. »
Ouazzani a eu une révélation semblable dès la fin de ses études à Paris. Depuis, il a su tracer un sillon très personnel et désormais indispensable dans le contexte de l'art au Maroc.
Ils prêtent à sourire, ces demi-monstres, ces affabulations, des créatures aussi tendres que leur créateur, un monde en sursis que Ouazzani croque avec une maladresse feinte, dans un dernier moment de grâce.

La grâce, c'est le mot et l'instant-clé pour comprendre l'artiste qui s'est figé à un moment idéal. C'est peut-être cela le courage, finalement : faire fi du désenchantement inéluctable pour donner corps à des fables, des fantaisies.
Ce monde, simplifié en quelques coups de crayon ou en un tournemain, n'est pourtant jamais simpliste…



Youssef Ouchra

L'envers vert
2019
Tirage numérique
70 x 105 cm

L'absence d'espaces verts dans la ville s'est encore aggravée. Leur densité est aujourd'hui de 40 fois inférieure aux normes internationales et ils ne représentent plus désormais qu'une surface par habitant de 0,35 m². L'artiste repère dans les interstices de la ville, des espaces ensauvagés : là où poussent en chiendent quelques touffes de plantes éparses : dans des fentes entre béton et macadam. Une dalle arrachée à un trottoir lui sert d'étalon. Il fabrique en regard un bloc de béton armé qu'il porte comme un casque, un poids, un toit ou encore un plaidoyer qui oppose au réel sa résistance. Youssef Ouchra promène cette prothèse de 15 kg à travers la ville aux quatre coins cardinaux, dressée sur sa tête comme un manifeste. Avec cet harnachement, il se fond dans les chantiers de construction, les bords de route ou les voies ferrées.

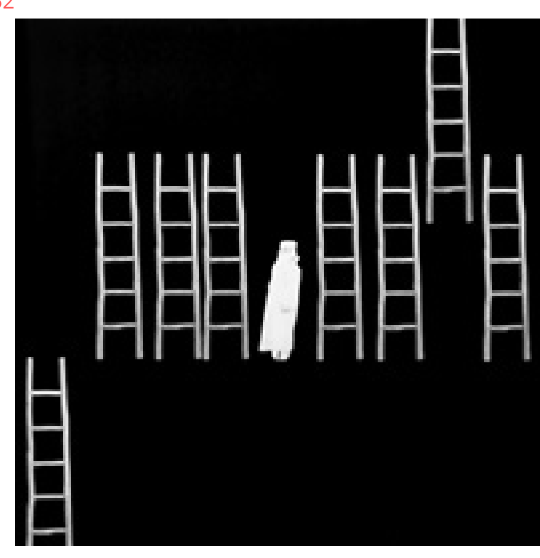
Des espaces gris bitumes qui lui servent de refuges inhospitaliers. À l'est se lève le soleil. L'artiste y rencontre cette usine bardée de vert, emblème du *Greenwashing*, cette technique mensongère et démagogique de camouflage industriel. Ici s'arrête son exploration et ici s'achève sa quête désespérée. Toutefois les péripéties, les paysages désolés ou encore les personnages rencontrés ont d'évidence transformé notre héros et son fétiche… L'objet façonné qui a été porté — comme l'on peut dire d'un masque qu'il a été dansé — devient sculpture. À sa surface, l'artiste a représenté la carte de Casablanca où flottent quelques taches vertes, celles des espaces de respiration qui survivent encore, mais comme suspendus, menacés… En sursis.



Amine Oulmakki

Espace de fiction 1
Espace de fiction 5
2017

Papier fine art hahnemühle 310g, Edition 2/5
20 x 20 cm





Cette série d'œuvres a été réalisées par Amine Oulmakki lors de sa résidence à La Friche Belle de mai en 2017. L'artiste s'intéresse alors à ses photos de famille qu'il va dénicher chez ses proches et lointains parents aux quatre coins du Royaume. Comme un archéologue, il les débusque sous diverses formes de conservation, présentées sagement en album, en fagot sous des matelas, ornant parfois les murs des maisons visitées… Après cette première étape d'archivage, le processus de création à proprement parler commence, il s'agit pour lui de fictionnaliser les différents modèles retrouvés en les isolant puis en les mettant en scène dans un autre contexte qu'il accessoirise d'objets du quotidien soigneusement collés sur ses tirages… Un procédé qui n'est pas sans rappeler les méthodes scolaires marocaines des années 1980 quand grâce à cette technique, la représentation de saynètes ordinaires et donc leur énonciation didactique pouvait être modulée à l'infini grâce à l'ajout ou à la soustraction de divers éléments d'usage courant. Présentées dans des caissons, comme des maquettes, les œuvres de Oulmakki ne sont pas non plus sans rappeler les fameuses boîtes-en-valise composées par l'artiste Marcel Duchamp.

Abdelkébir Rabi'

2018
2020
Huile sur toile
81 x 100 cm



Rabi' est un de nos plus grands maîtres de la peinture. La sienne immédiatement identifiable, n'identifie pourtant pas une identité particulière, elle ne porte pas en bandoulière le besoin, non plus que l'envie de se revendiquer ou de revendiquer un contexte, un objet ou encore une spécificité particulière qui lui retrancherait alors un peu de son universalisté. Sa pratique est celle d'un sage, concentré, précis, et répétant sans l'épuiser le geste, une couleur, de la lumière en leur restituant à chaque fois de nouvelles nuances, un étonnement, une nouvelle ligne de fuite qui ouvre sur l'infini. C'est en cela que je pense souvent à la sagesse Zen quand je contemple une de ses toiles. Son abstraction relève de la conceptualisation à l'œuvre dans l'écriture d'où peut-être son apparence calligraphique d'un alphabet, d'un langage

pouvant être ressenti par tous, tout en lui étant absolument propre. Son ascèse, et sa pratique académique l'apparente également pour moi à la discipline d'un Samouraï dont l'honneur, la droiture et le calme servent de vertus cardinales. D'ailleurs le titre du chapitre introductif de l'Hagakure qui consigne le code philosophique et pratique de ces guerriers au sang-froid et sans haine, porte un titre qui pourrait parfaitement décrire quelques œuvres de l'artiste : « une conversation tranquille au crépuscule »...

Younes Rahmoun

“Manzil Min Nôr” (maison en lumière) 2015

Feutre et crayon sur papier coloré
44,5 x 32 cm

Younès Rahmoun transforme l’invisible, l’indicible, le caché ou le tû en œuvres lumineuses révélées au regard des spectateurs. L’œuvre Maison de Lumière opère ainsi une synthèse des différents concepts et des différentes formes qu’il explore, utilise puis transforme en œuvres. Nichée dans une boite qui n’est pas sans rappeler le confort et l’hospitalité d’un espace architectural qui dans cette forme stylisée, minimale et dénuée peut évoquer la notion universalisante du foyer. Cette chambre à soi protectrice mais aussi créatrice en ce qu’elle permet à l’individualité rassurée, protégée voire retirée, de penser ou de rêver. En utilisant pour sa graphie un enchevêtrement des sept couleurs du spectre lumineux que l’on retrouve souvent diffractée en arc-en-ciel, il permet à la forme d’épouser le concept en écrivant de lumière, la représentation graphique, ici calligraphique de celle-ci. Une maison, comme protection elle-même protégée de spiritualité comme l’évoque la récurrence de l’utilisation du chiffre sept, autant comme motif que comme signifiant à la symbolique chargée de sacralité.





Sans Titre
2019

Peinture sur toile
50 x 60 cm







Amine Rezki est une peinture figurative de talent. Ses portraits sont habités, augmentés par un expressionnisme sans doute empruntés à l'écriture en transe d'un Jalil Gharbaoui. Aussi si l'humain est au centre de ses préoccupations plastiques, qui déclinent une galerie de personnages singuliers avec une maîtrise qui nous fait percevoir un au-delà de l'apparence, c'est davantage encore l'intériorité de ses héros et héroïnes qu'elle réussit à faire affleurer sur la toile. Le regardeur est troublé, saisi par le trop-plein visible des émotions et des tensions habituellement masquées par nos postures. Amina Rezki par un certain génie, presque une folie, réussit à matérialiser en extériorisant leurs démons, des portraits intimes et presque dérangeants.

Ghizlane Sahli

Histoire des Tripes 082
2019

Fils de soie sur bouteilles plastique sur métal
160 x 128 x 24 cm



« Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme. » Cette célèbre formule de Antoine Laurent de Lavoisier est éloquente quant à la permanence de la matière. Elle peut nous échapper, muter, mais d'une façon ou d'une autre elle sera transmuée en autre chose : matière solide, liquide, quasi immatérialité atmosphérique ou énergie pure…
Quant à définir la création… ? Nous ne nous aventurerons pas sur ce terrain souvent mystique… Aussi la définition donnée par Ghizlane Sahli à son travail est une approche intéressante du travail de l'artiste : transformer, pourquoi pas embellir, mais là n'est pas l'essentiel, car en toute modestie, Ghizlane Sahli considère cette matière profanée, rejetée, loin des démiurges prévalant généralement dans la scène contemporain.

Elle donne certes une nouvelle vie à des déchets et des rebuts, mais avec la conscience et l'humanisme pragmatique qu'il ne s'agit là que d'une transformation possible parmi d'autres et non d'une toute-puissance mégalomaniaque. Comme l'on se change souvent soi-même pour s'améliorer ou pour grandir, cette matière qu'elle enrobe des patients tissages d'une Pénélope aurait pu être ceci ou cela.
Et ceci est de l'art et ce, même si rien ne se perd et rien ne se crée…

Tomnyuy
Salvador

Free Spirit
2019

Acrylique mixte, pyrogravure, feu et encre de l'imprimante sur tickets tramway de Casablanca
24 x 27 cm

Salvador Tomnyuy est un jeune artiste dont le parcours exemplaire raconte l'individuation, l'émancipation d'un destin anonyme, massif et ce par sa volonté certes, mais aussi grâce à l'apprentissage d'un nouveau langage celui de l'art qui permet d'exprimer sa révolte, son histoire, et toute l'étendue des nuances de sa personnalité. Noyé longtemps dans le flot indistinct du nouveau groupe social dont on n'arrive plus à contenir les flux et qui prend le dénominatif de migrants depuis qu'aux frontières, les crispations de identitaires se sont durcies, Salvador après de longues tribulations, d'errance, en expulsions qui lui font parcourir notre vaste continent, finit par trouver au Maroc, c'est-à-dire presque aux portes de l'Europe, refuge dans l'atelier de l'artiste Youssef Yedidi. Un matin, celui-ci trouve Salvador, pinceaux à la main, finissant de composer intuitivement, une colombe aux intonations picassiennes. Le ver est dans le fruit, il creusera son sillon jusqu'à exhumer le cœur et l'âme singulière de l'artiste en herbe qui ne cessera de raconter à travers ses toiles, tout ce qui fait sa singularité, son unicité et ses particularités.

Amine Slimani

Relique d'un été
2019

Sculpture en plâtre et or 24 carats
34 x 34 cm



Amine Slimani est un orpailleur, il cherche de l'or dans la moiteur des corps, dans l'épiphanie du souvenir d'un été, ou dans la lumière qui auréole les empreintes et les ombres des rencontres d'une nuit, à plusieurs, ou à deux et seuls au monde.
C'est une tentative de sacralisation d'éléments physiologiques réputés impurs par les religiosités, car on le sait bien les anges n'ont pas de sexe et les saints sont perpétuellement virginaux et immaculés.
Tant pis pour eux ou elles !
Car si les croyances mystiques reposent le plus souvent sur les notions d'amour et de don de soi, comment comprendre que l'acte sexuel qui mélange les nudités et les genres ne soit pas au premier ordre de leurs préoccupations ?
Ne dit-on pas faire l'amour pour entendre autant la volupté et ses érotismes que la foi aveugle qui nous porte à abandonner notre vulnérabilité la plus totale à toutes formes d'altérité…
N'y a-t-il pas un acte de confiance presque de foi qui pourrait sanctifier cette activité la plus universelle et la plus partagée par toutes les formes de vie ?
Amine Slimani, convaincu de ce message, qu'il décline en Icônes, en vitraux ou comme dans cette reliques, en prêche le regardeur par les éclats aurifères et précieux de ses moulages sculptés.

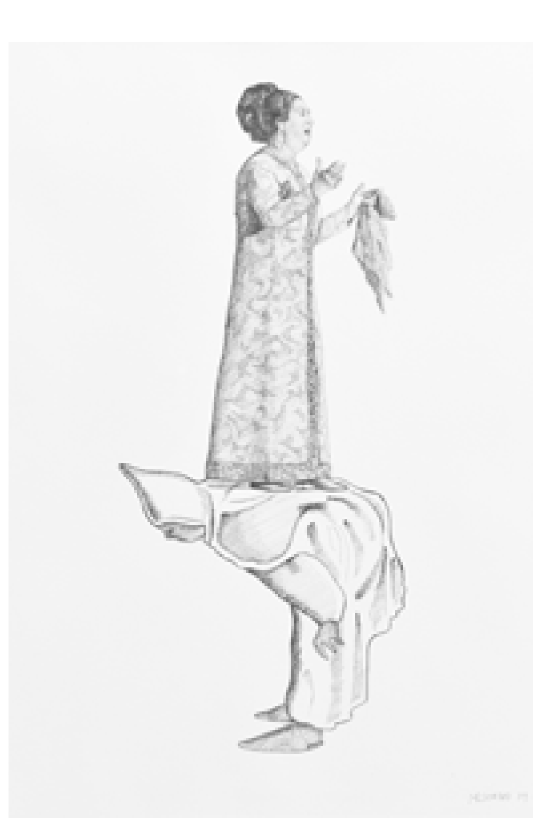
Maintenir l’équilibre
2019

Crayon sur papier #1 - série de 14 dessins
52 x 42 cm





« Cette œuvre montre un des premiers dessins préparatoire d’un projet encore en cours. Elle représente des hommes courbés, portant des objets hétéroclites et insolites ayant chacun une forme, un volume, et des connotations ou des interprétations variables. La composition du dessin est volontairement surréaliste.
À l’origine de ce projet, le médium envisagé était la sculpture, démultipliée sous forme d’installation, mais au fil de mes recherches j’ai éprouvé le besoin de retourner au dessin. J’ai réalisé notamment que le pouvoir d’évocation de cette technique minimaliste portait une charge d’expressivité extrêmement puissante et suggestive. Cette série est aussi le fruit de mon histoire familiale et personnelle : enfant, j’ai grandi dans un contexte très religieux. Le fait de se courber, comme cela se fait lors de la prière, était donc un geste commun et fréquent chez nous.
Mais dans mon regard, ce mouvement dorsal me suggérait la forme d’un socle humain sur lequel j’imaginais placer des objets pour en jauger et pour en expérimenter les possibilités ou les limites pour y tenir en équilibre. Plus tard aux Beaux-arts, j’ai découvert que l’intérêt et les études liées à cette notion d’équilibre formaient un corpus important dans l’histoire de l’art notamment contemporaine. La plupart de ces œuvres prenaient la forme de sculptures ou de mobiles…
J’ai alors voulu réfléchir moi-aussi plastiquement à ces notions d’équilibre/déséquilibre. Maintenir l’équilibre est ainsi autant une aspiration humaine et universelle qu’une tentative pour communiquer, un langage pour exprimer esthétiquement différentes formes d’art que cela soit en composant ou en



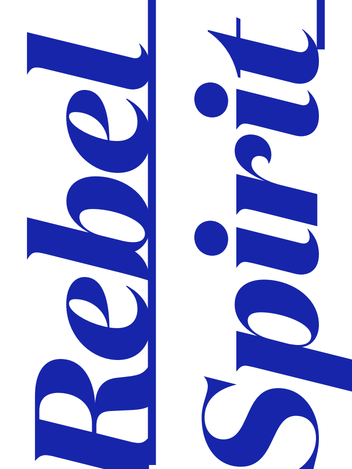


réajustant des lignes, des notes musicales ou encore des acteurs ou des accessoires sur une scène pour atteindre une justesse ou au contraire une dissonance.
Enfin, par l’accumulation qui constitue mon autre objet principal de recherche et qui entre dans la réalisation de cette série, je cherche là-encore à provoquer des correspondances, une harmonie et ce malgré la disparité des objets choisis et disposés. Cet éclectisme, ses hétérogénéités sont la métaphore parfaire de notre monde où s’entrechoquent des cultures, des langues ou des croyances contrastées mais qui se mêlent pour créer un commun, de l’universalité… »

Sans titre
Série voyage en train
2015

Print édition 5/15
30 x 30 cm







Rebel Spirit est un observateur extrêmement précis de la société marocaine, et plus particulièrement des faunes hétéroclites et urbaines qu'il côtoie depuis son enfance dans le grand Casablanca, terre de contrastes extrêmes, et refuge de réels personnages *Bigger than life*. Avec une tendresse infinie, il se réjouit de toutes nos excentricités culturelles : de la Jellaba-pyjama en léopard aux couleurs dissonantes, portée sans complexes en toute situation par des modèles peu académiques, du dîner romantique à base de soupe d'escargot comme déclaration ultime d'intérêt jusqu'aux gueules marquées et inquiétantes de notre quotidien plein de promiscuité. Son propos est souvent plein d'humour et de décalage… Mais pas seulement, réel poète urbain, il sait aussi se faire délicat, lorsqu'il s'interroge et interroge plus pudiquement l'intériorité

de sa galerie de personnages improbables. Ici, il tend un miroir aux femmes de son pays, cela pourrait être cette pin-up en léopard ou n'importe qui… Avec gravité, il se questionne et nous questionne sur l'image qui leur ait renvoyé…
Les apparences, peut-être, les vanités, sans doute, mais surtout les mensonges ou les vérités trompeuses de ce qui n'est qu'un reflet.



Lieu à présence
2016

Photos, collage photographique sur fond blanc
Limited 4/ Impression jet d’encre,
laminage contrecollé sur aluminium Edition 1/5A
80 x 60 cm

Il ne faut pas se tromper sur cet homme que cache une pierre prélevée à un lieu donné, malgré la pesanteur, la lourdeur de ce caillou, c’est un Homo Bulla qu’elle dissimule pourtant. Un homme à la bulle qui oppose à la finitude de l’homme et son monde la possibilité d’une infinitude par l’art. C’est un correctif qu’il propose, une possibilité, une alternative à la réalité déployée par le paysage photographié qui ne fonde pas une simple Complainte du progrès mais pousse le questionnement plus loin. Ici se lit le revers du rêve prométhéen qui enchaîne avec lui les hommes dans cette course folle du développement forcené.

Ce n’est pas une critique manichéenne, mais le progrès pour le progrès qui proposait en son temps une possibilité, une aspiration à l’infini finit par piéger les utopies humaines. Si il a rêvé un jour de sciences, de techniques comme correctifs au monde, le voilà après en avoir payé le lourd tribut aspirant à retrouver un état de nature définitivement perdu…







Ilias Selfati

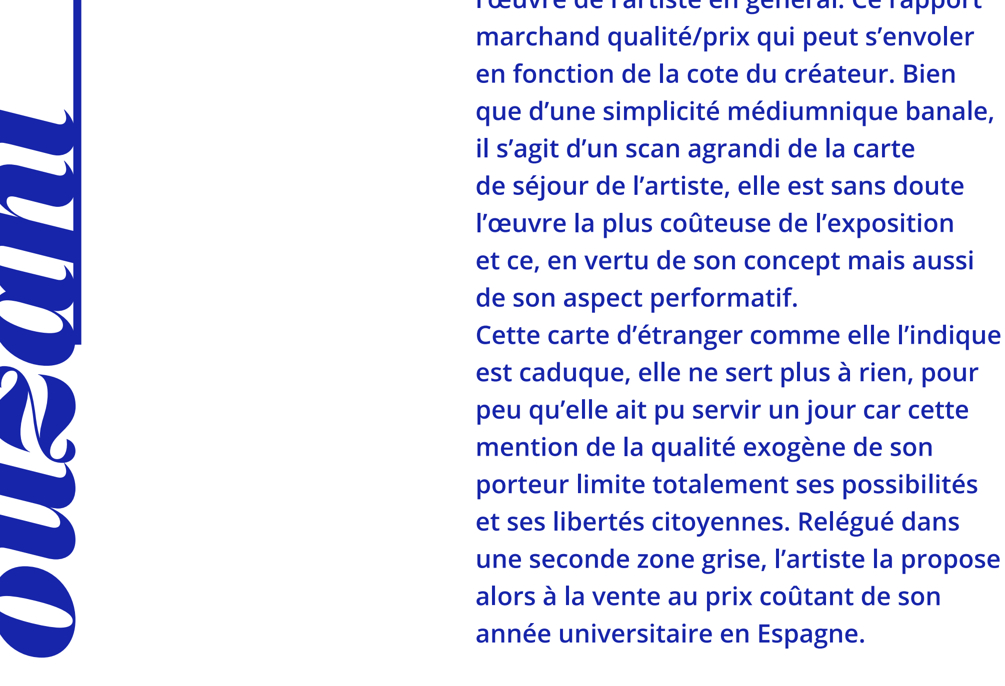
The forest of dreams 2018

Technique mixte sur toile
142 x 101 cm



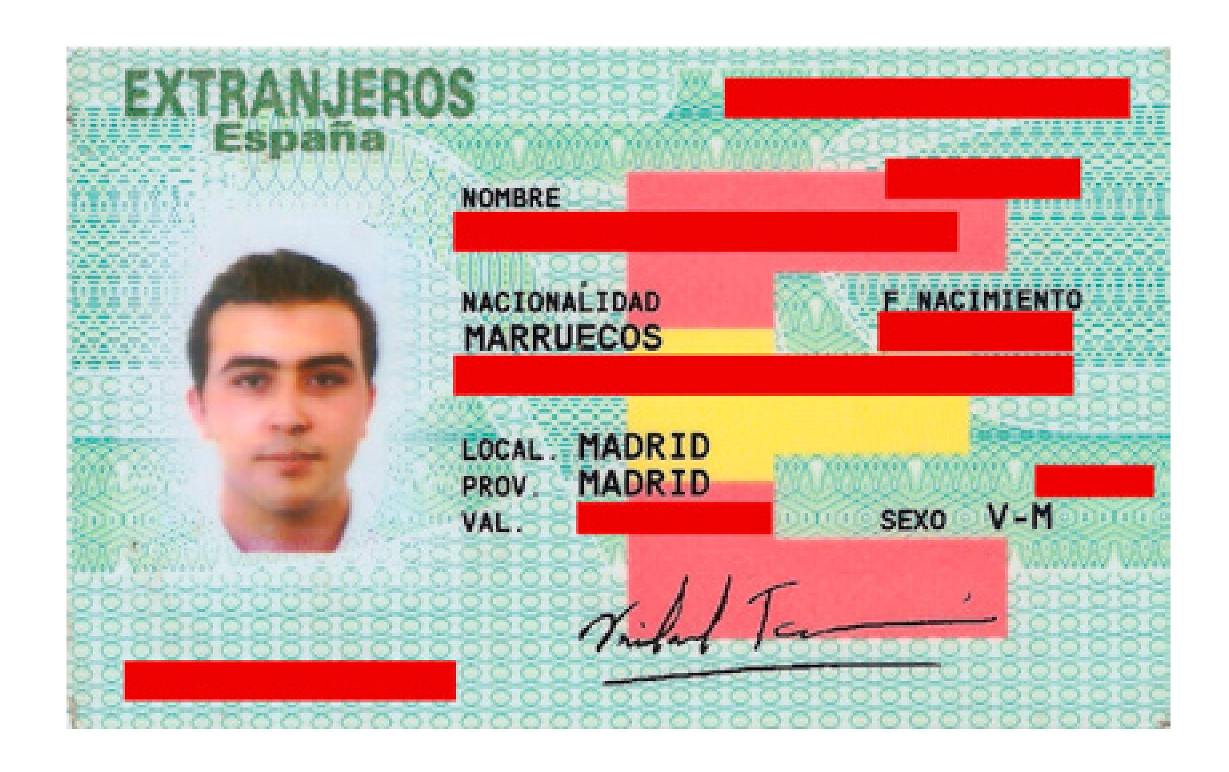
Cette œuvre de l'artiste Ilyas Selfati aurait pu porter le titre de l'œuvre iconique de Jack London : L'appel de la forêt… Elle s'appelle finalement *Forest of dreams*, un titre de travail au long cours qui accompagne Ilyas depuis toujours. Depuis l'enfance, qui lui faisait parcourir à la suite d'un père équestre, féru de chasse et d'animaux plus généralement… Mais de quels rêves nous parlent les forêts de l'artiste ? Sont-ils sauvages comme dans les forêts du Grand Nord immortalisés par Jack London ou d'une douce rêverie onirique ? L'œuvre de Selfati semble nous situer exactement à la lisière de plusieurs mondes de sensations et de plusieurs niveaux d'états psychanalytiques…
Son daim qui nous regarde de biais comme pour nous pousser à le suivre au-delà de l'orée où il se tient ne nous renseigne pas sur ce qu'il reste à découvrir une fois *into the wild*… Clairière fraîche et fleurie comme dans certaines de ses œuvres, ou enchevêtrement sombre de cimes inaccessibles qui assombrissent le ciel et la terre de leurs ombres ? L'œuvre de Selfati nous parle de cela finalement. Du risque qu'il y a s'engager dans un inconnu qui nous révélera peut-être des charmes bucoliques ou des monstres réels ou imaginés… Cet inconnu qui pourrait aussi finir par nous révéler…





Extranjeros 2019

Impression digitale sur forex,
Tirage unique 1/1
80 x 70 cm



Cette œuvre choque par la question qu'elle pose sur la détermination du prix de l'œuvre de l'artiste en général. Ce rapport marchand qualité/prix qui peut s'envoler en fonction de la cote du créateur. Bien que d'une simplicité médiumnique banale, il s'agit d'un scan agrandi de la carte de séjour de l'artiste, elle est sans doute l'œuvre la plus coûteuse de l'exposition et ce, en vertu de son concept mais aussi de son aspect performatif.
Cette carte d'étranger comme elle l'indique est caduque, elle ne sert plus à rien, pour peu qu'elle ait pu servir un jour car cette mention de la qualité exogène de son porteur limite totalement ses possibilités et ses libertés citoyennes. Relégué dans une seconde zone grise, l'artiste la propose alors à la vente au prix coûtant de son année universitaire en Espagne.

Année de sursis, puisque le renouvellement de ce titre de séjour, loin d'être acquis, lui a été refusé. Pour l'oublier, Bilal Touzani se noie parfois dans les drogues de l'oubli, ayant trouvé la seule fonction réelle qui subsiste à cet objet: couper d'un geste désabusé les paradis artificiels dont il essaie de se consoler...

Abderrahim Yamou

Quatre graines 2018

Peinture huile sur toile
55 x 46 cm

L'œuvre de Yamou se découvre comme un jardin. Jamais tout à fait le même car les vies qu'il renferme suivent leurs cours, s'arrêtent parfois, pour s'endormir le temps d'un instant ou d'une éternité… Il est étonnant que de toutes les formes de vies, le végétal par ses mystères, sa résilience et l'infini de ses possibilités soit l'organisme physiologique dont l'homme ignore le plus les familiarités avec notre propre condition, le condamnant à une altérité exacerbée alors que les plantes, comme nous, vivent, meurent, respirent et se reproduisent. Ceci est peut-être dû à la lumière qui confère par photosynthèse à ce règne une aura quasi mystique. Les différents paradis imaginés par l'homme pour son repos étant tous des déclinaisons paysagères malgré quelques variantes culturelles locales… Ceci aussi car le végétal avec l'élément aqueux de l'eau et celui gazeux de l'oxygène forme la seule nourriture réellement indispensable aux hommes. Nourriture terrestre qui explique peut-être le manque d'empathie de l'homme pour cette vie qu'il préfère asservir pour son intérêt et sa survie. Mais aussi nourriture spirituelle, que les philosophes nous apprennent à cultiver.





Fatiha Zemmouri

Water dance 2018

Encre sur plexiglass
50 x 50 cm



Telle une alchimiste, l'artiste Fatiha Zemmouri mène ses recherches sur les transmutations de la matière et sur les différentes plasticités des états qu'elle parcourt pour achever ses mues. On le sait les différentes étapes que répertorient cette science métaphysique portent toutes des noms de couleur : l'œuvre au noir, se poursuit en œuvre au blanc dans un premier temps et cela s'accompagne également par des changements de matières : qui de solide peut devenir liquide ou gazeuse…
Tout le travail de Fatiha Zemmouri est de jouer avec ces différentes possibilités conceptuelles et formelles, à l'image de cette encre qui en dansant comme un derviche mystique se transforme et s'élève vers toujours plus de pureté et de transparence.

Colophon

Catalogue

Direction de la publication :
Syham Weigant

Direction artistique :
Abla Bennouna et Amine Slimani

Auteurs :
Tahar Benjelloun, Bernard Collet,
Simon Njami et Syham Weigant

Conception graphique et mise en page :
Abla Bennouna

Photographies :
Fouad Maazouz

Secrétariat de rédaction :
Écriture Automatique

Exposition:

Curateur : Syham Weigant

Scénographie : Amine Slimani

Identité visuelle : Abla Bennouna

Remerciements:

Aux artistes et à leurs galeries

Aux United Artists :Amina Benbouchta,
Simo Chaoui, Mohamed el Baz
et Houssam al Figuigui

À l'inspirateur du projet: Jamal Boushaba

Et remerciement spécial à Ilias Selfati
qui a cru en ce projet depuis ses débuts.

À Youssef Douieb et sa famille pour leur
générosité et en soutien à la publication
du livre de l'exposition.

À Rue de Tanger et à leurs équipes

Aux auteurs : Bernard Collet et Simon Njami

À l'Hôtel Mövenpick de Marrakech :
Christophe Prieu et l'ensemble de ses équipes
À Jawad Mellouki et à l'ensemble
des équipes techniques
À Zakaria et à l'ensemble des agents
de sécurité

À la galerie 38

À Simo Chaoui, à Fihr Kettani
et à l'ensemble de leurs équipes

Au photographe Fouad Maazouz

À l'ensemble des équipes de production

À Mathieu Weigant

Et à tous ceux nombreux et nombreuses
qui ont participé d'une façon ou d'une
autre à la réflexion, l'énonciation et à la
réalisation de ce projet.

Crédits

Crédits photographiques :

United We Stand!

Ines Abergel | Mariam Abouzid Souali | Said Afifi | Amina Agueznay | Ghizlane Agzenaï | Jaafar Akil | Mustapha Akrim | Aurele Andrews Benmejdoub | Sanaa Arraqas | Mohammed Arejdal | Younes Atbane | Nabil Ayouch | Soukaina Aziz El Idrissi | Mo Baala | Ramia Beladel | Amina Benbouchta | Kenza Benjelloun | Brahim Benkirane | Kim Bennani | Amine Bennis | Hicham Benohoud | Hamza Benrachad | Deborah Benzaquen | Mahi Binebine | Salaheddine Bouanani | Mounat Charrat | Fouad Chardoudi | Abderrahmane Doukkane | Youssef Douieb | Hassan Echair | Meryem El Alj | Zine Al Abidine El Amine | Hicham El Asri | Mohammed El Baz | Fettah El Haouss | Mohammed El Mourid | Safaa Erruas | Mohammed Fariji | Mounir Fatmi | Simohammed Fettaka | Mohamed Haiti | Hassan Hajjaj | Nabila Halim | Mohssin Harraki | Abdellah Hassak | Saad Hassani | Bouchaib Habbouli | Laila Hida | Maria Karim | Karim Largou | Mehdi-Georges Lahlou | M'hammed Kilito | Randa Maaroufi | Fouad Maazouz | Omar Mahfoudi | Mehdi Mariouche | Hicham Matini | Safaa Mazirh | Ivanovitch Mbaya | Mohamed Melehi | Fatime Zohra Morjani | Mohammed Mourabiti | Khalil Nemmaoui | Abdelkrim Ouazzani | Youssef Ouchra | Amine Oulmakki | Abdelkbir Rabi' | Younes Rahmoun | Amina Rezki | Ghizlane Sahli | Tomnyuy Salvador | Amine Slimani | Malek Sordo | Rebel Spirit | Saïd Raïs | Ilias Selfati | Bilal Touzani | Abderrahim Yamou | Fatiha Zemmouri |

Exposition OFF
Événement 1:54
du 22 février
au 29 mars 2020
au Mövenpick
Marrakech

United Artists

rue de tanger ÉDITIONS